

N° 19 | JUIN 2016

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

DES MOTS POUR LA MUSIQUE



PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

JEAN LACROIX

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

JEAN-POL MASSON

TRÉSORIER

JEAN-LOUP SEBAN

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JEAN C. BAUDET

JACQUES DE DECKER

COLETTE FRÈRE

PHILIPPE LEUCKX

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNÈS

COMMISSION DES LETTRES

DOMINIQUE AGUESSY

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

MARCEL DETIÈGE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

MICHEL JOIRET

PHILIPPE LEUCKX

JEAN-POL MASSON

Sommaire

Éditorial	3
Des mots pour la musique	4
Escapades de compositeurs en Belgique	22
Soirées des Lettres	25
Lectures	30
Hommage	48
Dernières lectures	56
Dernière soirée des Lettres	60
Agenda	62

Photo de couverture : Paul Hamesse

Anne-Michèle Hamesse

Des mots pour la musique

Vous avez été nombreux à répondre à la proposition musicale de ce printemps 2016.

Une véritable fanfare de mots nous est parvenue aux oreilles, un orchestre aux voix diverses et talentueuses, des notes dans les notes, des plus sourdes aux plus aiguës, des plus heureuses aux plus désespérées.

Une panoplie d'émotions rares parsème ces pages, émotions plus mélomanes que livresques. Elles parcourent la revue fièrement et c'est la musique de Nino Rota dans "Otto e mezzo" du grand Fellini qui me semble les escorter.

Une musique inoubliable à la fois joyeuse et poignante, opposée aux barbaries du siècle, pour accompagner ce festival de mots, souvent poétiques, originaux, toujours sincères.

Des créations uniques, peaufinées par vos outils de cœur.

Des instruments de musique aux formes somptueuses semblables à des sculptures, ou à des bijoux précieux.

Ou encore ces brosses et pinceaux, fleurant bon l'huile de lin, prêts à s'élaner, à éclabousser des toiles vierges qui n'attendent que du talent pour se révéler chefs-d'œuvre.

Et nos pauvres outils à nous, les écrivains : le stylo, le bic ou le clavier qui, sous nos dictées aux origines mystérieuses - d'où nous viennent ces subites inspirations? d'un dieu ou d'un génial subconscient? - alignent les signes traducteurs de nos sentiments.

Que ces armes pacifiques défendent toujours vos bonheurs d'écriture et surtout votre entière liberté d'expression, c'est mon vœu en cette très musicale revue, dont j'écris l'éditorial au jardin, dans la suave odeur mauve des glycines, entourée des chants triomphants de jeunes oisillons étonnés de ce printemps qui renaît.

Pierre Coran

Des mots pour la musique,
Des mots pour les musiques
En paladin antique
Et aux confins des langues
Sans sermon, sans harangue.
La terre est mosaïque
Et à chacun son ciel.
Les mots ont leur musique.
Le chant est éternel.



Music World Map by Michael Tompsett

Frédérique Frahan-Dupont et Bruno Delmotte

Requiem de Mozart

Les voix s'élèvent
à l'unisson,
magnifient le chant
du choeur.
Palpitation de l'âme,
prête à livrer
son dernier souffle,
dans l'apothéose
des sons souverains.

Pas de deux

Dans de l'être
qui sautille
s'envole dans les airs,
virevolte
et rejoint sa bien-aimée
les bras tendus vers elle,
dans une figure ailée.

Moment de grâce

La voix cristalline
écoute l'instrument
qui l'accompagne
Réunis dans
ce moment de grâce,
ils entonnent la mélodie
de leur entente,
sans faille.

Anne-Marie Derèse

Petite musique érotique

Dans ma tête,
quelques notes de musique tournent,
carrousel, leitmotiv, orgue de barbarie.

Je t'en prie,
rengaine ta rengaine, remet-la au fourreau,
épargne-moi, protège
l'envie que j'ai de toi,
de tes mains chercheuses.
Ma tête bourdonne.
C'est une ruche qui sans pardon,
muse une petite musique moqueuse,
quelques notes hypnotiques
tournent dans ma tête.

Cette petite musique
entendue dans tes bras,
dans l'extase d'où l'on revient meurtri,
elle court sous ma peau dans un frisson
d'herbes mouillées, dans l'étonnement
d'un duvet brillant sous la chaleur.
Cette petite musique érotique
envahit mes pensées,
tel un bourdon affamé.

Marcel Detiège

Un mot n'est rien

Non moins qu'un fait, un mot n'est rien

S'il ne se nourrit de substrat.

Pris au mot et fait comme un rat,

Il ne nous avance de rien.

S'il ne soutient des harmonies

Qui naissent de combinés sons,

Il n'est point jusqu'à Polymnie

Qui ne se rende à ses raisons.

Un mot ne prouve point le fait,

C'est une vitre qui se brise.

Laissons le dernier mot au plaid.

Les préjugés ne sont de mise.

En résumé, voici : un mot

N'est rien et il peut être tout.

C'est le dernier recours d'un sot,

Le sage, il ne dit rien et tout.

Un fait n'est rien (Royer-Collard)



Richard Baquié, *Le temps de rien*

Michel Ducobu

L'âme de la main
Répand sur le cœur
Un encens d'ensemble.

Sur la margelle de la guitare
Cette pluie de perles fragiles
Que l'âme de la main démêle.

L'âme de la main
Pour tracer sur le tambour
Les lettres de la danse.

L'âme de la main
Éclatante clarté du clavier
Au bout des doigts d'ébène.

extraits de *L'Âme de la Main*, à paraître

Isabelle Acke Fable

Muse étourdie

Muse musant dans les roseaux émus
Muse amusée, je t'ai vue prise au piège
Et médusé ton regard suppliant

Muse méduse étalée dans la flaque
Et muselé ton esprit vagabond
Bondit en vain dans sa cage de verre

Grimpe le lierre autour de tes barreaux
Muse évadée rampe parmi les feuilles
Et libérée laisse éclater sa joie

Il pleut

il pleut
c'est vous aussi
et ces nuages
des voix
de femmes
comme si
qu'il pleut
merveille

Alain Ginelli

Joute musicale

J'aborderai le thème de la musique par le biais du folklore.

Pensez à Mons et son Doudou, à Jumet et son Tour de la Madeleine,
à Nivelles et son Tour Sainte-Gertrude, Bouge et son Grand Feu.

C'est à Beaumont, accompagnant les gilles, que je ferai mon premier
combat musical. Fier, tel un coq je me redresse, jouant le plus fort que
je peux. Dans cette arène, point de relique pour les suppliciés!
Sachez que le Wallon, tel son coq est déterminé!

Puis la délivrance.

Nos "coqueleux" voient les groupes se séparer, font
une haie d'honneur. On peut entrer et "boire un coup".

Parfois, ces joutes tournent au poujadisme.

Heureusement, il existe des règlements!

Pensons à Haendel et Scarlatti : restons amis!

Mais le coq hardi et fier ne se résigne pas.

Que dire des rugissements dans le pays?

Pas question de ce genre de combat, ici!

Corinne Hoex

L'opérette

Mes deux tantes étaient toujours de belle humeur. Avec elles la vie se passait en musique. L'existence était une opérette. Tante Anna était au piano, Tante Isa cumulait les fonctions de costumière, d'accessoiriste et de public. Et moi, j'étais en scène.

Je me campais fièrement, les deux mains sur les hanches : "Regardez-moi ! Regardez-moi ! Je suis la fille de Madame Angot !"

Ou je marchais, toute voûtée, roulant des yeux inquiets, j'étais conspirateur, je ne disais pas les *r* : "Quan-and on conspi-i-i-e sans fayeue, on-on peut se di-i-e conspi-a-teu !"

Ou encore, parée du châle à franges de Tante Isa, je m'avançais en chaloupant, j'étais Carmen au regard enjôleur : "L'amour ! L'amour ! L'amour ! L'amour !"

Encouragées par nos succès, nous avons étendu notre répertoire à *Madame Butterfly*, la "petite femme aimée" qui pleurait sur le rivage. Je tenais les yeux baissés : il fallait que je souffre. Puis les yeux vers le lointain, posés sur l'horizon. Tante Isa ondulait les bras : elle était la mer et ses vagues. "Ah ! ce salaud, soupirait-elle, les épaules fatiguées. Va-t-il bientôt venir ?"

Jacky Legge

La fanfare municipale

La fanfare municipale idéale est composée
du taste-vin à la flûte,
de l'ébéniste au hautbois,
de la prostituée à la trompette,
du clerc de notaire au trombone,

Louis Mathoux

Recette musiculinaire

Pour parvenir à confectionner une musique belgicement savoureuse, il me fallait avant tout choisir les ingrédients lexicaux les plus gastronomiques qui soient. J'enfournai donc dans mon pianoncelle – dûment préchauffé à l'avance – les mots « frite », « moule », « chocolat » et « chou de Bruxelles ». Afin de bien faire monter la pâte, j'y versai également 200 centilitres de termes liquides tels que « péket », « genièvre » ou encore « bière ».

Puis je réglai l'instrument sur 1830 degrés Breughel, et patientai pendant sept réformes de l'Etat. De temps en temps, je soulevai le couvercle pour laisser s'en échapper quelques crachins superflus.

Lorsque moult ébullitions linguistiques me prévinrent que ma symphonie culinaire était parvenue à une température suffisamment surréaliste, j'ouvris mon pianoncelle à l'aide d'une guindaille certifiée bilingue.

Il en sortit aussitôt une Brabançonne que mes oreilles dévorèrent avec une avidité des plus zwanzesques.



Colette Nys-Mazure

Elles chantent, enchantent

*Dans " Le Labyrinthe du monde", où nous errons, le plus souvent dans le clair-obscur, est-ce que la musique n'offre pas un fil lumineux? A la Villa Yourcenar, j'ai eu l'occasion d'entendre **Emmanuelle Bunel** chanter des chansons inspirées par les textes des écrivains résidents ; elle m'a suggéré de lui en proposer.*

Dédicace

C'est un pays de fleuve lent,
De collines seules sous le vent,
De clochers , de grandes ducasses,
De mémoire, de rumeur basse. Refrain

C'est ma ville,
Aussi la tienne.
Toits tranquilles.
Fertile antienne

Une terre parfois amère
-Voies de garage, péniches altières -.
Au très loin il te faut partir
Si tu ne veux pas y périr.

Refrain

C'est mon territoire de guet
Mon nid, mon vif amour inquiet,
Une source jamais tarie.
Au feu ! la mélancolie. Refrain

Maurane en spectacle

En scène, elle va, elle vient,

Familière , insolite.

Elle habite

Son corps, sa voix.

L'inédite,

Elle invite : suis moi !

On la croirait invincible.

En elle cependant,

Un univers se délite

à certains moments.

Elle sent que tout la quitte,

S'effrite à ses dépens.

Ne pars pas sans. Sans moi.

Je suis impossible

Pierre Guérande

Les mots de la musique et les mots de l'amour se répondent si bien : on pense à *appassionato* par exemple, ensuite viennent à l'esprit des indications de tempo qui sont aussi celle de la lente instillation du sentiment amoureux (*larghetto* et bientôt *andantino*, mais déjà *affettuoso* ...) et bientôt de sa pleine jubilation avec *agitato* et *con fuoco* ! Je me reconnais un faible pour *scherzando*, qui rend *plaisamment* la caractéristique du *scherzo*, mais les exemples abondent !

Rien que des mots italiens, donc ? Hé oui, on ne conçoit pas qu'un établissement chic puisse proposer ses spécialités gastronomiques autrement qu'en français ; et on ne connaît pas de discours papal qui ne soit pas en italien, à nouveau : ainsi, également, du discours musical.

« Comment parlerez-vous de la beauté, si elle ne tisse elle-même votre langage ? » s'interrogeait

divinement Khalil Gibran : et comment parlerons-nous de musique, si les mots de l'Italie, devenus

l'esperanto de toutes les séductions, ne nous emportent eux-mêmes vers les sphères éternelles ?

Gérard Pinsart

Vive la collaboration !

Évacuons d'emblée l'idée que les mots, fussent-ils riches et inventifs, puissent prétendre écrire l'essence intime de la musique, même s'ils sont aptes à exprimer les émotions ressenties à son écoute. En ce sens, la musique n'est pas tributaire des mots. Mais les mots sont susceptibles d'engendrer une parure musicale ouvrant sur d'incomparables beautés artistiques. Quels genres de mots ? Pratiquement tous !

Ainsi le poème de Schober « An die Musik » est magnifié par la musique de son ami Schubert. Un quelconque livret d'opéra peut être transcendé par le génie d'un compositeur comme par exemple Verdi. Dans un autre registre, les paroles de Lanzmann décrivant « Il est cinq heures, Paris s'éveille » ont bénéficié d'un convaincant décor musical signé Jacques Dutronc.

Main dans la main, les mots et la musique tissent ainsi, de la tradition à la modernité, d'épanouissantes réussites du vivre ensemble.

Françoise Pirart

Dissonances

Le début de leur romance fut un hymne à la joie. Elle et lui étaient sur le même tempo, au même diapason. Pas un bémol à cet amour.

Mais à la longue, comment ne pas se lasser d'un visage, d'une voix, de gestes mille fois répétés comme ceux du musicien devant sa partition ?

Vint alors la sarabande des sentiments contradictoires qui mettrait un point d'orgue puis un terme à leur liaison.

Un soir d'été, le bar qui accueillit le couple était si bruyant qu'on entendait à peine le riff du guitariste sur la scène. Avec un soupir, elle pianota sur le comptoir avant d'entamer le prélude

des hostilités : *J'en ai assez... c'est toujours la même chose avec toi.*

Cette rengaine, il la connaissait par cœur. Ah, fuguer tambour battant dans les rues chaudes puis siffler en solo une bonne bouteille pour oublier tout ça ! Ne plus se leurrer... Il ferma les yeux.

Elle avait disparu quand il les rouvrit. En lisant le mot d'adieu qu'elle lui avait laissé, il se sentit enfin en accord parfait avec lui-même.

Philippe Remy-Wilkin

Il y a des mots nés pour être déclamés, écoutés. Amaryllis, Paramaribo, Curaçao, Tenochtitlan, Venezuela, Atala, Dorian. Des hublots qui nous projettent des cabines vers l'océan des rêves et des chimères.

Y a-t-il pareillement des mots pour la musique ?

Certains y creusent de délicieux entrelacs, tel le *Cymbeline* partagé par Shakespeare et Pink Floyd. Il y a la litanie hypnotique de la langue morte ou exotique aussi. Mais le mot se réduit alors à une sonorité. Le mot-sens, lui, s'arcoute à un mécanisme, une alchimie qui assemble au plus juste des matériaux divers et une expression.

Ne me quitte pas. J'veux pas que tu t'en ailles. Mon fils, ma bataille. Yesterday. Dis, quand reviendras-tu ? Le plat pays qui est le mien. Des phrases ou fragments d'une... platitude absolue. Des mots qui, pourtant, cisèlent le point d'acmé d'une œuvre. Des mots-cratères. Des mots-matrices. Des mots-cœurs. Etendards de l'Art et de la Sensibilité.



Jacques Richard

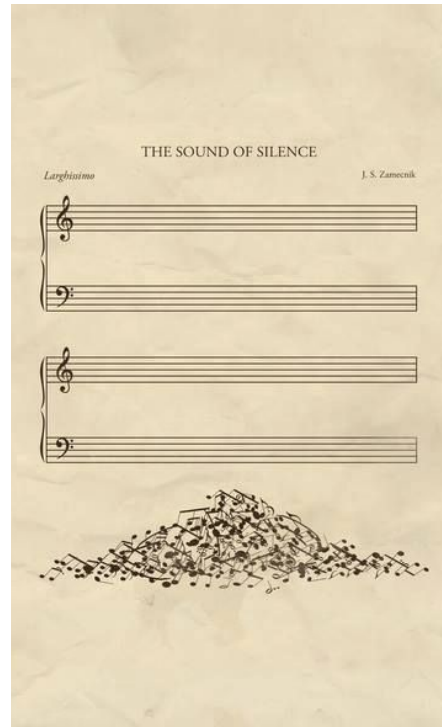
Musique du silence

Le ciel a déchiré
Des lambeaux de sa peau
Sur le bout de mes doigts.

Les roseaux du silence
Ont enlacé leur voix
Au dessin de mes doigts

Sur le miroir sans tain
De mes jours effeuillés.
La mer a épuisé

Des baisers de sa bouche
Le compte de mon temps
Sur le bout de mes doigts.



Claire Ruwet

Pourquoi ma voix reste-t-elle une voix de petite fille?

My heart belongs to daddy

Anita O'Day

Derrière les tambours, le chant d'Anita, comme un appel, me fascine.

Loin des puissantes reines de soul, des vibratos de Judy Niemack et de Sarah Vaughan.

Pourquoi cette simplicité a-t-elle le goût d'un p'tit jus à l'anis ?

Pourquoi ? Seul me retient son souffle.

Peut-être ne dois-je pas tenter d'imiter les blacks sorties des tréfonds des bars enfumés.

Chercher la légèreté d'Anita.

Effleurer, virevolter.

Grimper sur les arcs-en-ciel.

Les redescendre en toboggan.

Faire des cumulets.

Patiner sur la glace sans avoir peur de tomber.

Attraper des flocons de neige avec la langue.

Enrouler les notes en guirlandes.

Les colorier avec de la peinture à l'eau.

Broder des arabesques sur un rideau de gaze.

Laisser passer la lumière sans chercher à éblouir.

Juste passer.

Pourquoi ma voix reste-t-elle une voix de petite fille ?

Peut-être que ma voix appartient à mon père.

Jean-Loup Seban

Euterpe à Versailles

Irisée d'ornements, pétillante et aimable,
La coquette italique a conquis nos salons ;
Ses accords ont lustré leurs conversations
En offrant au beau monde un loisir délectable.

Le drame emmusiqué, grâce au génie fécond
De Lully et Quinault, a transmué les fables
De la Grèce et d'Ovide en tableaux mémorables
D'où montent vers le ciel des chœurs à l'unisson.

De leurs attraits sacrés, Euterpe et Polymnie
Embellissent nos vers, leur donnent l'harmonie
Par un chant délicat, allègre ou éclatant.

Beauté et volupté dans les amours brillants,
Horreur et cruauté dans l'art de la vengeance,
L'opéra donne aux mots une autre résonnance.



Daniel Simon

Un texte pour le vent du Nord, le Meltem, le Siroco, l'Alizé, le Noroît,
un texte pour chaque souffle égorgé par la bise qui siffle,
un texte qui clapote dans le heurt des vallées avant les moraines où roulent des accents de rocailles sonores,
un texte pour la cime et le fouet des branches en arcs et flèches au chant de mort,
un texte pour les hommes debout marmonnant la tempête qu'ils serrent entre leur bras d'amour éparpillé,
un texte pour les hommes couchés sous la terre, les cendres et les flots sans retour,
un texte pour le matin tendu comme une corde dans le gel des orchestres,
un texte pour la nuit, les lampes vacillantes et le chien qui aboie,
un texte pour mon amour, la neige de l'enfance, l'herbe coupée du soir et la mer qui revient,
un texte pour la chanson des errants, les pieds des pauvres gens et la faim en remugles,
un texte pour les sans voix dans le chahut du silence déserteur,
un texte pour la musique, le murmure des anges, un texte.

Virginie Vanos

Comment pourrais-je encore t'aimer ? Je n'endure plus ton prénom qui jadis me semblait si doux. De petite musique de nuit tu t'es mué en comptine et si tu as eu un parfum de tendre valse, tu dégages désormais l'odeur mièvre des vieux slows.

Et tes mots ! Je ne suis plus capable d'en souffrir un seul. Je pousserais bien des cris de Walkyrie à l'écoute de ton timbre soporifique qui ne résonne en rien.

Alors je te fuis, toi et ton nom maudit. Je voulais Liszt, tu ne m'as offert que des fariboles. Je voulais Gainsbourg, tu m'as inondée de pâles litanies.

Aujourd'hui, quand mon nom te parvient, tu crois entendre des hymnes de guerre aux accents hâbleurs. Tu m'aimais lyrique et entravée... Depuis que j'ai brisé les chaînes, tu me perçois comme une violente cacophonie. Je m'en moque. Ta haine soudaine m'est totalement inaudible.

Car sois-en sûr, si je n'avais pas pris pour mien le Chant des Libertés, c'est la Marche Funèbre qui teinterait désormais mon vocabulaire tout entier.

Anne-Marielle Wilwerth

Nuée de lumière tardive

fait escale

sur la toiture du temps

Mots musiciens

jouent leur concerto

pour ciel bas et mémoire vive



Jean Daviot, *Vherbe*

Jean Lacroix

Escapades de compositeurs en Belgique

Les déceptions de Berlioz

Invité à Bruxelles dans la deuxième partie de l'année 1842, Hector Berlioz (1803-1869) raconte l'expérience dans ses *Mémoires* (mais il se trompe de deux ans, car il situe l'événement en 1840) : « Je donnai deux concerts à Bruxelles ; l'un dans la salle de la Grande Harmonie, l'autre dans l'église des Augustins (église depuis longtemps enlevée au culte catholique). L'une et l'autre de ces salles sont d'une sonorité excessive et telle que tout morceau de musique un peu animé et instrumenté énergiquement y devient nécessairement confus. Les morceaux doux et lents, dans la salle de la Grande Harmonie surtout, sont les seuls dont les contours ne sont point altérés par la résonance du local et dont l'effet reste ce qu'il doit être. » Ainsi que le compositeur l'explique, les opinions sur sa musique étaient aussi divergentes à Bruxelles qu'à Paris. L'un des morceaux exécutés, la *Marche des pèlerins de Harold en Italie*, fut apprécié ou décrié, selon les goûts. Berlioz va demeurer trois semaines dans la capitale belge avec sa maîtresse, la cantatrice Marie Recio. Dès le 21 septembre, le couple s'installe place de la Monnaie, à l'Hôtel Domino. Le concert du 26 eut lieu dans la salle Cluysenaar, rue de la Madeleine. Celui des Augustins fut programmé le 9 octobre, avec la *Symphonie fantastique* à l'affiche. Quelques centaines de personnes y assistèrent.

Trois jours plus tard, Berlioz quittait Bruxelles pour Francfort, mais il y revint le 14 décembre, toujours avec Marie Recio. Cette fois, tous deux descendirent à l'Hôtel de l'Europe. Mais l'une des cantatrices qui devait venir de Paris était malade et ne put être remplacée. Le concert fut annulé. Berlioz reviendra encore à Bruxelles, le 12 mars 1855, pour un séjour de deux semaines. Les trois exécutions de *L'Enfance du Christ* n'auront guère de succès. Le compositeur rencontrera Edgard Quinet, en exil comme Victor Hugo et, à l'Hôtel de Saxe, où il dînait le premier soir, l'écrivain George Eliot (1819-1880). La romancière britannique, auteur du *Moulin sur la Floss*, écrivit dans son journal : « Tandis que nous soupions, nous eûmes le plaisir de regarder la belle tête et le beau visage de Berlioz, assis de l'autre côté de la table qui faisait de même. »

Vincent d'Indy, Reynaldo Hahn et Waterloo

Il existe peu de témoignages de compositeurs racontant leur visite du site de Waterloo ou émettant des réflexions sur les événements tragiques qui s'y sont déroulés en 1815. Ceux qui suivent n'en ont que plus d'intérêt.

Le premier témoignage est indirect : il émane du biographe de Vincent d'Indy (1851-1931), Léon Vallas. Dans la remarquable étude consacrée au compositeur de la *Symphonie cévenole pour piano et orchestre* - deux volumes, publiés en 1946 chez Albin Michel, qui font encore autorité aujourd'hui, bien qu'ils soient introuvables - , Vallas raconte un voyage accompli en 1865 (d'Indy a quatorze ans) avec sa grand-mère. Au programme : Bruxelles, Gand, Malines, Anvers, Louvain, Liège et Waterloo. « En deux croquis, Vincent note le plan des armées en présence et le schéma du combat ; sans effort, car il sait par cœur l'histoire militaire de Napoléon. Pendant sa visite, il ne peut s'empêcher de commenter avec précision le mouvement des troupes ; cela n'étonne guère, mais enchante sa grand-mère, nièce et veuve d'officiers français. » Vallas raconte aussi que, lors des répétitions de son opéra *Fervaal* à la Monnaie en 1897, c'est-à-dire trente-deux ans plus tard, d'Indy effectue un nouveau pèlerinage à Waterloo avec son fils, lieutenant de dragons : « Il refit la description minutieuse du grand drame militaire de 1815. A son fils, cette conférence improvisée dans la plaine fameuse parut, claire, précise, complète, comparable aux conférences analogues des plus grands tacticiens. »

Un autre compositeur français donne son avis sur les combats de 1815, mais, cette fois, il ne semble pas avoir été se rendre compte sur place. Né à Caracas au Venezuela, en 1875, Reynaldo Hahn est notamment l'auteur d'opéras, d'opérettes (la célèbre *Ciboulette*), de délicates pièces pour piano ou d'une musique de chambre éthérée. Ami intime de Marcel Proust, il fut directeur de l'Opéra de Paris, deux ans avant sa mort, survenue en 1947. Dans son *Journal d'un musicien*, paru chez Plon en 1933, il évoque la bataille. Il ne s'agit pas de remarques d'un historien, mais bien de considérations personnelles, lucides et circonstanciées : « L'esprit se perd quand on songe à ce qui eût pu survenir si Waterloo avait été une victoire, si toutes ces petites coïncidences malheureuses ne s'étaient pas produites : l'insuffisance de Drouet d'Erlon, la précipitation de Ney à interpréter l'ordre – peu clair, d'ailleurs, de l'Empereur, sa fougue impétueuse qui, après qu'il avait trop peu agi, le faisait agir trop et trop subitement, usant ses hommes, ceux de sa réserve ; et enfin ce lourdaud, cet

entêté de Grouchy qui obéit lentement, qui, peut-être royaliste malgré lui, malgré son dévouement, obéit sans conviction. » Pour Reynaldo Hahn, Napoléon eut la douleur de *s'apercevoir que, décidément, le hasard (était) contre lui* : « Quel beau mouvement de désespoir que celui qui le pousse à vouloir combattre jusqu'à la mort ! Et quelle farouche résignation, quand Soult saisit la rêne de son cheval et l'entraîne... »

Richard Strauss, un Allemand à Anvers

En février 1936, après s'être rendu à Gênes où il a dirigé son opéra *Arabella*, puis à Milan pour la création italienne de *La Femme silencieuse*, Richard Strauss (1864-1949) décide de se rendre à Anvers. L'Opéra Royal de Flandres a en effet inscrit plusieurs de ses œuvres à son programme. Ignorant la situation internationale - Hitler a occupé la Rhénanie le 7 mars -, le compositeur débarque dans une cité anversoise où l'hostilité envers les Allemands ne cesse de grandir. Malgré les protestations, le maire de la ville, Camille Huysmans, maintient le festival Strauss tel qu'il a été prévu. Le biographe du musicien, Michael Kennedy, dans une étude qui fait autorité (Fayard, 2001), fait état d'une lettre que Richard Strauss écrit à son épouse Pauline : « ...j'ai remporté un succès fou avec *Salomé*, tous les billets ont été vendus. » Dans ce même courrier, le musicien parle d'une réception à l'hôtel de ville, au cours de laquelle Huysmans fit un discours en allemand. Le compositeur lui répondit : « De même que Goethe a créé le concept de littérature mondiale, nous nous plaisons à croire qu'un jour viendra où la musique saura unir les grands esprits du monde. » Richard Strauss dira à un ami en 1944 : « La Belgique en 1936 ! Voilà un monde où il faisait bon vivre. » Le Livre d'Or de la ville d'Anvers atteste de ce passage : pour la période de l'entre-deux-guerres, Richard Strauss est le seul Allemand dont on trouve la signature dans le précieux registre.

Paru dans "Le Non-Dit" en 2011

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 24 février 2016

Lucien Noullez, Béatrice Libert, Jan Baetens

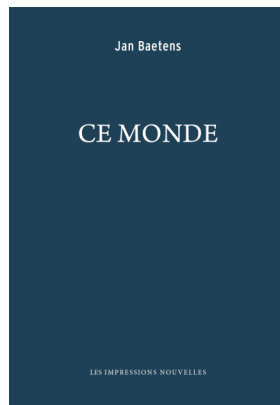
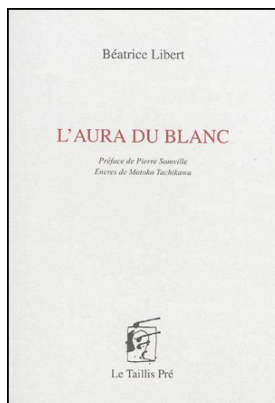
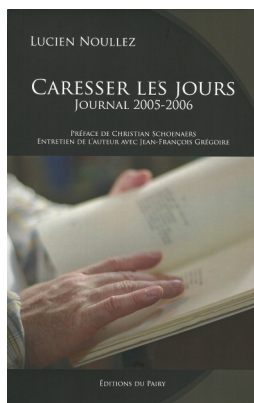
C'est d'abord Jean-Loup Seban qui présentera avec verve le dernier ouvrage éminemment sensible *Caresser les jours - Journal 2005-2006* paru aux éditions Paury du grand et émouvant poète Lucien Noullez.

Dialoguant avec Michel Stavaux lui succède Béatrice Libert dont on apprend que l'inspiration poétique naquit dans une pharmacie.

Seront évoqués deux ouvrages: *La bafouille incontinent*, hors série n°39, et *L'aura du blanc*, éditions *Le Taillis Pré*.

L'entretien se poursuivra avec Jan Baetens, à propos de son livre *Ce Monde* paru aux *Impressions Nouvelles*. Professeur à l'Université de Leuven, à qui l'on doit de nombreux ouvrages d'analyse et de critique littéraire, auteur d'une anthologie de la poésie belge contemporaine, Prix triennal de poésie 2007 de la Fédération Wallonie-Bruxelles, auteur de *Hergé écrivain* paru chez Flammarion, Jan Baetens fut récemment couronné par le Prix Rodenbach en tant que meilleur poète flamand d'expression française.

Une soirée des lettres particulièrement animée et intéressante.



Jean C. Baudet

Soirée des Lettres du 20 avril 2016

Pierre Schroven, Marcel Detiège, Martine Rouhart

J'étais hier, avec un grand plaisir, à la « Soirée des Lettres » de l'Association des Ecrivains belges, dans ses locaux, chaussée de Wavre, à Bruxelles (commune d'Ixelles). Il faut savoir que, tous les troisièmes mercredis du mois, à 18 heures, l'AEB ouvre ses portes à ses membres et au public, pour une présentation d'œuvres récentes d'auteurs belges. Il faut savoir aussi que l'AEB, fondée en 1902, est actuellement placée sous la bienveillante présidence d'Anne-Michèle Hamesse, romancière généreuse, enthousiaste et fine lettrée.

Le menu fut riche et varié.

Il y eut d'abord, en hors-d'œuvre raffiné, la présentation par Rony Demaeseneer du dernier opus de Pierre Schroven, poète de Charleroi : *Autour d'un corps vivant* (L'Arbre à paroles). J'ai beaucoup aimé la formule que le poète a trouvée pour résumer le sens de son travail : la célébration de l'énigme de la vie. Schroven est fasciné par le vivant (il y a de quoi !), et il tente de voir au-delà du visible, se méfiant, nous dit-il, de l'opinion commune et des préjugés, et cherchant son inspiration chez les peintres. Cela donne une poésie dense et sobre, concise, mais qui a l'intelligence de ne pas pousser la concision jusqu'à l'extrême dépouillement de l'absurde poésie minimaliste postmoderne. Il n'y a ni rimes ni virgules chez Schroven, mais il y a du sens. Ou plutôt, devrais-je écrire, de la recherche du sens.

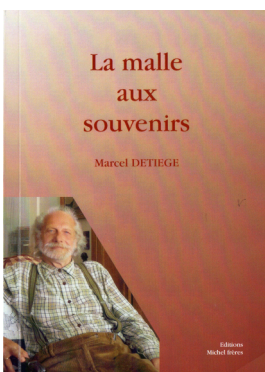
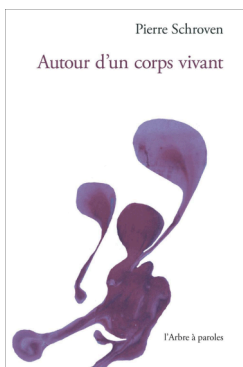
Vint ensuite le moment du plat principal, du « plat de résistance », climax de ces agapes littéraires. Jean-Loup Seban, pendant une demi-heure superbe, présenta le dernier livre de Marcel Detiège : *La Malle aux souvenirs* (éditions Michel Frères). L'épicurien Seban dialoguant avec l'épicurien Detiège : un régal ! La malle en question contient des poèmes, toujours vigoureusement (et rigoureusement) versifiés, avec les virgules nécessaires bien placées, c'est dire que nous sommes ici dans une toute autre ambiance qu'en compagnie de Pierre Schroven. Point de recherches métaphysiques, point d'énigmes indicibles, mais l'humour et l'excellente maîtrise des fastes de la langue française d'un écrivain qui a beaucoup vu et

SOIRÉES DES LETTRES

beaucoup lu (notamment Edmond Picard). Un humour qui, en formules coruscantes, cache sans doute une profonde nostalgie.

Et puis ce fut le temps du dessert ! Un dessert copieux, mais avec quelques fruits acides. Claire Anne Magnès (poète, chroniqueuse à la *Revue Générale*, administratrice de l'AEB) prit en charge la présentation du dernier ouvrage de la romancière Martine Rouhart : *Séparations* (éditions Dricot). Quelques fruits acides ? En effet, puisqu'il s'agit d'étudier, sous la forme romanesque, diverses ruptures – plus ou moins douloureuses – qui font de la vie une énigme : pourquoi tant de souffrances, depuis le traumatisme de la naissance jusqu'aux douleurs de l'agonie (Rouhart aborde notamment le thème de l'euthanasie) ? Fruits acides mais nourrissants. Martine, répondant à Claire Anne, expliqua comment elle faisait évoluer son œuvre (*Séparations* est son cinquième ouvrage), comment elle choisit ses thèmes, et comment elle crée ses personnages, par une habile fusion entre des traits empruntés à son entourage et les caractères de sa propre nature. Sans aller jusqu'à l'autobiographie, on peut dire que Rouhart adapte à la fabrique de ses romans le précepte socratique : « Connais-toi toi-même ».

Mais la soirée n'était pas finie, car Jean-Loup Seban (qui est aussi administrateur-trésorier de l'AEB) avait choisi les vins pour ne pas laisser assoiffés les participants, abreuvés certes de bonne littérature, mais avec la langue un peu sèche. Cette quatrième partie d'une Soirée des Lettres fut des plus agréables, et c'est avec un verre de vin blanc à la main que je m'entretins avec les uns et même avec les autres. Je fus bien aise de revoir, outre les présentateurs et les présentés, quelques amies : Michèle Lenoble-Pinson, Liza Leyla, Mireille Dabée, Noëlle Lans...



Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 18 mai 2016

Jean C. Baudet, Colette Nys-Mazure, Jacques Richard.

La soirée débute par un entretien philosophique de haut vol entre Jean C. Baudet, philosophe et historien des idées à l'œuvre foisonnante, et Jean-Loup Seban dont le recueil de poésies *La Bouquineuriade* vient de sortir et compte déjà un grand nombre de lecteurs fervents.

Ces deux grands esprits se livreront à un brillant débat portant principalement sur ce qui traverse toute l'œuvre de Jean C. Baudet à savoir l'histoire des idées, les dieux, le matérialisme et l'avenir de la civilisation.

Après un rappel de ce que fut le chemin de pensée de Jean C. Baudet qui considère la Mathématique comme la plus formidable construction de l'humanité, l'auteur nous montrera son amour du matérialisme, son refus des dogmes et son intelligence toujours en éveil.

Un humour sans faille émaillera ses propos.

Soirée fort contrastée puisqu'à la suite de ce débat c'est Colette Nys-Mazure qui s'inscrit au programme, présenté par Thérèse Roekens-Demahieu, son roman *Cette obscure clarté*, œuvre toute en lumière, laissera apparaître le témoignage d'amour et de foi qui, après la *Célébration du Quotidien* (qui avait illuminé le nôtre) ne cesse de parcourir l'œuvre de Colette Nys-Mazure.

Dans *Cette obscure clarté* l'auteur se plaît à jouer des contrastes, comme, dit-elle, deux pierres qui se heurtent provoquent l'éclair.

L'écrivain nous fait partager son amour de la vie, *l'ivresse d'exister*, qui s'accroît malgré les inévitables restrictions de l'âge, intermittences du cœur et de l'énergie mais qui ne diminuent pour autant en rien cette *fête d'être au monde*.

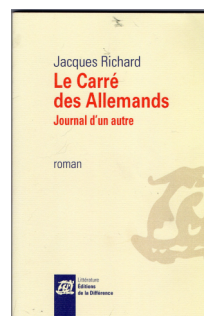
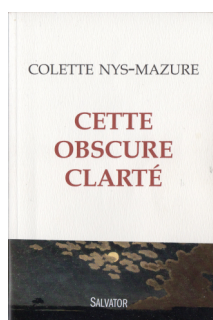
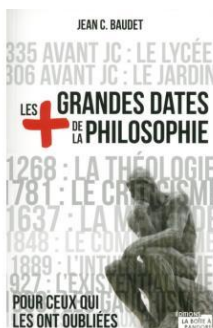
C'est ensuite *Le Carré des Allemands, journal d'un autre*, premier roman de son auteur d'ores et déjà salué comme un chef d'œuvre. Jacques Richard, qui est également peintre, est présenté par Jean-Pol Masson, brillant juriste dont la passion littéraire est apparue dans son ouvrage *Le Droit et la Littérature* paru Chez Bruylants.

Un passionnant débat portant sur la responsabilité, sur le silence et le mensonge et la liberté

SOIRÉES DES LETTRES

de nos choix entraîna les protagonistes et souleva l'intérêt du public.

La difficile superposition de la vie d'un fils à la personnalité douteuse du père, sujet parfois abordé par Paul Auster ou André Glucksman prend ici des allures neuves et magistrales.



France Bastia

Et je serai toujours avec toi

Robert Laffont, Paris, 2016

Armel Job

On ne sait jamais ce que la vie nous réserve. En 1995, ma mère était veuve depuis un an quand elle rencontra Branko Hrastov. Par ces lignes commence le nouveau roman d'Armel Job et la narration, entrecroisée, de cette rencontre par André et Tadeusz, les deux fils d'une vingtaine d'années de la jeune veuve, Teresa. Nous sommes à Wermont, quelque part en Ardenne. Une année plus tôt, avant de mourir, Jacques Broncart, leur père, chagriné à l'idée de la tristesse où sa mort prochaine allait laisser son aimante et jolie jeune femme, se mit à l'assurer qu'il ne la quitterait jamais. « Même mort, je serai toujours avec toi », répétait-il. (...) Il lui jura qu'une fois trépassé, il lui ferait parvenir un signe, afin qu'elle sache qu'il était en paix, dans l'ombre, à ses côtés, et qu'elle pouvait continuer à vivre pleinement, sans regret, relate André. Et Tadeusz de poursuivre : Un soir aux premiers jours d'octobre, après une journée à rappeler les hirondelles, comme l'Ardenne peut en servir par remords, au terme d'un été pourri. Maman et moi, nous étions à table dans la cuisine. Nous avons laissé la porte de dehors ouverte pour profiter des rayons du soleil couchant. André était reparti à l'université à Bruxelles. Tout à coup, une silhouette s'est encadrée dans l'embrasure. (...) L'homme (...) était là, brusquement devant nous, avec la lumière rasante en halo autour de lui, comme une apparition, comment Teresa aurait-elle pu ne pas considérer l'homme apparaissant ainsi brusquement dans le soleil et dans sa vie comme le signe promis naguère par son mari ? Elle le fait et très vite ! Laissant ses fils pantois, désorientés, frustrés aussi par l'arrivée curieusement si opportune pour elle et tellement inopportune pour eux de cet étranger dans leur petit cercle familial. Car qui est en réalité ce Branko Hrastov ? C'est ce que vont peu à peu s'efforcer de découvrir, au fil du hasard, des jours et de leurs propres investigations, Tadeusz et André, tandis que dans leur village se produit précisément un bien étrange assassinat...

Armel Job est l'un des meilleurs romanciers de chez nous ; chacun de ses livres en est une preuve nouvelle et ce dernier roman ne fait que conforter le lecteur dans cette conviction. C'est que tout, absolument tout ce qu'il a apprécié dans les précédents, se retrouve dans *Et je serai*

toujours avec toi : le sujet du livre puisé dans une actualité proche ; la fine analyse psychologique et morale des personnages, principaux comme secondaires ; la langue parfaite ; derrière un humour et une causticité offrant presque à chaque page l'occasion de sourire, une humanité profonde ; un suspense si bien entretenu d'un chapitre à l'autre qu'une fois commencé le livre on ne le lâche plus avant la fin !

On ne sait jamais ce que la vie nous réserve. Mais sait-on jamais ce que nous réserve un livre ? Ce que Arnel Job aura réservé aux personnages dans ce dernier ouvrage à l'architecture particulièrement originale, le lecteur, croyez-m'en, ne le saura véritablement qu'une fois tournée la page ultime de ce subtil et superbe roman.

Revue générale, 05/06 2016

France Bastia

La Bouquineuriade

À Bruxelles, chez Robert Clerebaut, Imprimeur, MMXVI
Jean-Loup Seban

Ah, que voilà un recueil de poèmes qui ne ressemble à aucun autre ! Jean-Loup Seban, grand bibliophile devant l'Éternel, explicite dans une *Épître dédicatoire* ce qui l'a poussé à tenter ce qu'il nomme ses *bagatelles diversifiées* : « Beaux esprits, amis des Belles-Lettres et des Beaux-Arts qui ont fleuri autrefois, amis des beaux livres que le bon goût a jadis imprimés, illustrés et reliés, c'est à vous que je dédie ces bagatelles versifiées, fruits de mes veilles héliconides. (...) La poésie didactique connut son apogée au siècle de la philosophie et de la métromanie. Remettre cet Âge d'Or à l'honneur était mon dessein. En l'exécutant, la tentation fut grande de dérober aux ombres bienheureuses des Champs élyséens leur gloire et de s'en draper. » Le ton est donné : une merveilleuse savance, une écriture et un vocabulaire tout droit puisés dans cet Âge d'Or qui fait ses délices, un humour distillé avec esprit tout au long de pages qui enchanteront le lecteur cultivé et avant tout les bibliophiles.

« Chaque heure, du lever au coucher, poursuit Jean-Loup Seban dans son *Épître*, est un

moment singulier de la liturgie du jour, auquel s'attache une activité particulière du corps ou de l'âme. Des poètes ont appliqué leur Muse à l'une ou l'autre de ces heures et j'appliquai la mienne à restituer en vers la quintessence de ce que leur Muse avait lucubré. » Et ainsi verrons-nous donc cette *Bouquineuriade* divisée en quatre parties : *Le Matin (Lever de l'âme, Toilette matineuse...)*, *Le Midi (Rêveries au jardin, Plaisance champêtre, Au salon de peinture...)*, *Le Soir (Le bureau d'esprit, Le souper, la garde-robe)*, et enfin *La Nuit (La ceinture de Vénus, Le Thyrses de Bacchus...)*. Cependant que de nombreux tableaux d'époque sont reproduits dans l'ouvrage, des notes en bas de pages signalent à quelle source bibliographique notre érudit auteur a puisé son inspiration.

Épigramme sur mes Maîtres muets†
Je songe à vous dès mon lever,
Maîtres muets mais somptuaires,
Sommeillant dans mon cabinet
Mais toujours prêts à me distraire
Du grand ennui jusqu'au coucher.

† Inspirée par l'épigramme Mes Livres du sieur Colletet (Paris, Jean Baptiste Loyson, M.DC.LIII)

Pour cette *Bouquineuriade* aussi diserte que somptuaire, un grand merci, Maître Seban !

Revue générale, 05/06 2016

Marcel Detiège

Marie - Une vie

Edition Audace

Joseph Bodson

Joseph BODSON est une personnalité qui compte dans la vie littéraire de notre capitale. Président de l'Association Royale des Ecrivains et Artistes de Wallonie, il est reconnaissable, dans une assemblée, à sa haute stature, sa corpulence imposante. Mélange de bonhomie et

d'entregent, il ne laisse point que de rappeler, par sa robuste convivialité, quelque personnage d'Arthur Masson, qui sut donner à la Wallonie une place de choix dans l'histoire de la littérature française de Belgique. A l'instar de l'immortel auteur de « Toine Culot », Joseph BODSON est un fin lettré, doté d'une culture classique vaste, lui permettant de se lancer en des improvisations unanimement appréciées des auditoires devant lesquels il se produit, et qui ravissent au propre mot ses amis, jusque dans ses méprises, qu'ils considèrent comme des « fashion faux pas », (ainsi qu'on dit dans le milieu de la mode), peccadilles de Praxitèle, dont était estimées même les pièces achoppées. Ecrivain de talent, la preuve nous en est encore apporté par ce volume, édition bilingue de « Marie, trente-six scènes de la vie d'une femme », publiée aux Elytres en 2011. Nous nous arrêterons à la version française (illustrée en couverture par Brigitte Bodson), non sans avoir signalé que la traduction en wallon de la Basse-Sambre a été réalisée par l'auteur lui-même, qui de son propre aveu, pense bien souvent en wallon avant d'écrire en français. Dans son Avant-dire, il rend hommage à Willy Bal, son ami et initiateur au dialecte wallon.

C'est l'histoire de la petite Marie, qui deviendra grande. Histoire d'une vie semblable à des milliers d'autres. Et l'on serait tenté de dire que l'histoire de Marie est « mutatis mutandis » l'histoire de tout un chacun : on naît, on grandit, on travaille ; on aime, on se reproduit et puis on meurt. Destinée commune, tragique et banale à la fois qu'il vaut mieux accepter puisque l'on n'y peut rien changer. Mais avant la mort, il y a la vie. Il y a l'enfance, l'adolescence, la découverte de son propre corps : « *Doucement, elle ferme les yeux. Doucement, doucement, elle pose les mains sur ses seins, replie les jambes, regarde, comme si elle les découvrait, ses cuisses nues, comme si elle ne les reconnaissait pas, les frotte, doucement, l'une contre l'autre. Ah, toute cette douceur, cette langueur...* » (p. 101).

Et puis vient l'amour, et un premier enfant. C'est le chef-d'œuvre de Marie. « *Son chef-d'œuvre. Quelle a longtemps tramé, ourdi. Bâti, maçonné, façonné. Avec ses mains, avec ses mots. Cousu, recousu, rapiécé. Pétri, travaillé. Cette pâte d'homme. C'est si long à faire lever un homme. Fontaine, Fontanelle. L'eau vive. Là, au milieu d'elle. A force d'y songer, en parler. A force de patientes retouches* ». (p. 110)

Ce récit est écrit au présent de l'indicatif, et composé de petites phrases abondamment ponctuées, qui en rendent la lecture rapide et émouvant. Par le ton, la séparation en petits chapitres : « Carême », « Printemps », « Le cerisier », « Les prunes » ... par la description méticuleuse des scènes de la vie quotidienne, ce petit livre fait souvenir de Jules Renard. Ce qui n'est pas peu de chose.

Enfin, ou plutôt hélas, vient le grand remous : « *Toute la famille est là, réunie autour de son lit. Et les voisins Ses deux fils. Les deux brus. Quelques-uns des petits-enfants. Elle ne les voit pas. On lui parle, elle ne répond pas. C'est comme si elle n'était pas là. Comme si tout le monde était venu là, pour elle, et que soudainement elle n'était pas là. Comme si le lit était vide.* » (p. 147)

Ne dirait-on pas d'un poignant poème en prose ?

« Marie – Une vie » (Mârÿe – One vikêrye ») est un livre d'une très grande qualité littéraire qui satisfera les amateurs de style, et en lequel l'auteur se témoigne un observateur attentif de la nature humaine et de la nature tout court. Un écrivain soucieux de la propriété des termes, sans que le goût pour la précision et la belle écriture, ne vienne amortir la bonté de cœur, la générosité d'âme, et surtout l'amour du pays wallon qui déborde à chaque page.

Philippe Leuckx

Le Paysage traverse le Corps

Editions les Poètes français, 2015

Danielle Gerard

Après « Baisers » et « Passer par la nuit », que j'avais appréciés, voici de nouveau la voix voyageuse de Danielle Gerard, toute frémissante des périple et de ce que les traversées laissent comme traces vives.

Beau titre que ce « Paysage traverse le Corps » ! Deux majuscules pour dire tout à la fois « l'imaginaire fécond », « le périple d'errance », la « force » qui « guidera les pas ».

« Tout commence à vivre/ Dans mon corps/ traversé par le paysage » : l'impact profond des lieux parcourus s'énonce ainsi.

Bien sûr, certains sites occupent le premier rang : Rome, l'Île Tibérine, la Via Appia, Chypre, l'extrême sud français... Dès lors, à force de mesurer les pas, de conjoindre charme de la découverte, présence à soi dans l'acte de marcher et dans celui de s'en souvenir, beauté franche des paysages sous le soleil, l'auteure réussit à nous emmener avec elle, tant ses images, ses rythmes d'écriture et de vie voyageuse, entraînent le lecteur, l'enjoignent de

prendre lui aussi la route « dans l'ombrage d'oliviers centenaires », dans « les îles hors du temps », au rythme de ses « fragments ».

L'on sent ici beaucoup de minutie dans l'énoncé des beautés, dans la description de soi, entachée pour le meilleur des tags d'un désir profond, ce bonheur « d'innombrables jours » de voyage, même rentré chez soi.

Danielle Gerard excelle dans le compte rendu exact d'une démarche nomade :

« A présent, j'ai fait mienne cette terre.
Fut-elle celle de mes aïeux ou non,
Mes pieds s'ancrent à chaque pas
Un peu plus dans les sables rocailloux...
Mes jambes rongées par le sommeil
Ne me portent plus qu'avec hésitation. »

L'on garde de la lecture l'intime souci de ne rien perdre des terres foulées, le sens aigu d'une volonté de découvrir et de connaître.

Un très beau carnet de voyages, plein de sens, de sensibilité et d'images.

Joseph Bodson

Le Paysage traverse le Corps

Editions les Poètes français, 2015

Danielle Gerard

Un recueil très différent, par son style, de tous les précédents. Avec toutefois une constante : l'amour de la nature, très fusionnel, proche du panthéisme. Avec ici de plus, une autre coloration : ce sera une nature urbaine, Rome et l'Italie, et toutes les évocations mythologiques et historiques que cela comporte. Mais elle se trouve elle-même comme emportée par ces évocations, un peu à la manière de l'architecture et de la sculpture baroques, en un mouvement quasi tourbillonnaire. La passion et sa violence s'y expriment tout comme dans ses

autres œuvres, cependant, mais avec une sorte de mélancolie secrète, à laquelle la fuite du temps n'est pas étrangère. Cela nous donne quelques beaux vers, comme traversés d'un éclair, sur la solitude Via Appia, le désir inassouvi, et ce poème en forme d'invocation, p.25, *Partir sans cesse répété...Partir, serait-ce se libérer des liens, se renouveler, recommencer ?* Et de belles perspectives descriptives, p.26, qui ne sont pas sans rappeler les grands romantiques, que l'on oublie un peu trop chez nous. Et la voilà, en ce tremblement, tourbillonnement, comme aspirée vers le haut, traversée d'un grand souffle. De même, p.68, une évocation romantique, très loin de son style habituel.

Non, Danielle Gerard n'a pas fini de nous étonner, et il y a en elle une remarquable capacité de se renouveler.

Marcel Detiège

Fresque baroque de mon désir

Editions du Spantole

Pierre-Jean Foulon

Voici un ouvrage très particulier : l'on dirait les négatifs de photographies prises d'un dactylogramme volé dans un portefeuille oublié. L'étonnement passé, les yeux doivent s'habituer à ces textes séparés en déchirures blanches sur fond noir. Ces festons funéraires, l'auteur les nomme fresque. Une fresque baroque.

« La fresque s'ébauche, le signe se répand. Brisées entre les doigts, les coquilles s'ouvrent, engendreuseuses. D'un trait, jaillissent touches, halos, couleurs, effleurements. Lumière dardée, l'homme s'ébroue en grands gestes baroques. Les peaux crépitent. Les voix se chargent de vert. Prémices aux abandons, le jeu mat des consonnes esquisse la venue des images. A pas lents infiltrés de vieux mythes, l'homme ose la montée de la sève : c'est son labeur incestueux, son désir».

En 123 becquêts, l'auteur chante le los du poète, personnage singulier allant plume à la main, ou les poings dans les poches, qu'il déforme, traînant ses godillots sur le trimard, tel le gamin Rimbaud, quoiqu'il ne fût point l'auteur du « Bateau ivre » ; car l'on peut aller à la poésie sans passer par la librairie, comme l'on peut aller à Dieu sans passer par l'Eglise. Nous dira-t-on

LECTURES

.....

quelque jour ce qu'est la poésie ? Une volonté de rechercher la secrète intention du monde, à moins que ce ne soit l'insistance à demander aux mots, qui n'en peuvent mais, la recette de la vie ? Dans son « Dialogue des Morts », Fénelon fait dire à Démocrite : « Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre ». C'est ce que semble avoir décidé le poète, notre poète Pierre-Jean FOULON, lequel sent, écrit selon son compte.

« Jamais ne succomber au va-et-vient des vérités dans le granu des passes. Mais étaler d'agiles soieries dans les arcanes du savoir. Comparer. Donner du mou aux mensonges ».

Ah comme ces commandements sont impératifs ! Et combien il faut de force de caractère au poète pour oser être lui-même dans un monde de carnages !

« Déchiqueté par le sort, le poète existe hors principes, délictueusement, sans écoutes pour le repos ».

La pire des censures pour le poète est le silence. Censure jésuitique voulant exprimer, sans le dire, l'animadversion. Politique de tièdes, dont on sait que Saint-Augustin les vomissait. L'on peut être en exil au milieu des autres, dans l'impossibilité où l'on se trouve de se communiquer.

« Combien d'argonautes périrent dans le secret de la toison ? Combien de vérités gagnèrent la houle de l'exil ? (...) Le poète renonce à la fatalité de l'ignorance. Il s'assied face au tronc sous l'arbre du devenir. Il émonde les branches et gagne le large du monde ».

Pierre-Jean FOULON considère comme important le rôle du poète. Il n'est pas le seul. Nous avons connu un temps – privilège de l'âge – où un ministre de l'instruction publique (comme on l'appelait en ce temps-là) exhortait les jeunes gens qui se posent des questions sur eux-mêmes et sur le monde, à se tourner non pas vers les plus titrés, les plus savants, mais les plus sensibles, les poètes, qui eux seuls disposent de réponses. Il avait fréquenté la Rue d'Ulm et connu Sartre : c'était Victor Larock.

Marcel Detiège

La Bouquineuriade

À Bruxelles, chez Robert Clerebaut, Imprimeur, MMXVI

Jean-Loup Seban

L'on dit communément que la philosophie est de la poésie sérieuse, tandis que la poésie serait de la philosophie légère. Après avoir donné « DESIRS APOLLINAIRES », il était naturel que vînt BOUQUINEURIADE, un luxueux volume de 250 pages, composé, (ceci dit pour les amateurs de livres précieux), en caractère Didot de Hoefer & Co, imprimé sur papier Munken Print bouffant, par les soins du Maître imprimeur Robert Clerebaut de Bruxelles, et comprenant 106 poèmes qui eussent fait merveille au temps des salons. Ils célèbrent la gloire des quatre parties du jour : le Matin, le Midi, le Soir et la Nuit. Ce délicieux volume est abondamment illustré de gravures et vignettes d'époque ; il se termine par une ode à Bacchus, suivi d'un sizain en guise d'envoi tout imprégné d'euphuisme et relevé d'un aimable humour qui se prend à partie.

Froidure heliconide

Le Pinde grelottait par la faute à Borée !
 Malgré tous les quintaux de bois de ses vallées,
 On ne sentait le chaud. Apollon dit aux Sœurs :
 Brûlez les mauvais vers des versificateurs,
 Ceux de Seban surtout, vrais pavots de Morphée ;
 Aussitôt reviendront Terpsichore et Orphée !

Très bien ! Mais que dit le poète ? Il proteste qu'il n'est pas poète. Serait-ce accès de timidité ou bien excès d'orgueil ? « Non, Messieurs, je ne suis pas poète. Pitié ! » Ou bien, « Moi me compter au nombre des poètes crottés ? Non, mais des fois ! » Il se veut poète didactique, à l'instar de Louis Racine et de Roucher. C'est-à-dire versificateur. Le poète est un être inspiré, un quasi penseur : le versificateur est un virtuose. Le poète est un rejeton des dieux ; le versificateur un amant des Muses. L'un s'élève à l'octave du sublime, l'autre se contente d'un souffle de parfait. Le poète est un inventeur de genres et de modes ; le versificateur est le conservateur des traditions. Et, à une consonne près, il serait vérificateur. Le vérificateur de la plénitude et de l'homophonie. Bref, un technicien du style. Ah ce titre, par exemple, ne lui

déplairait pas !

Oui mais, que raconte-t-il ? Suivant sa terminologie: « la liturgie des jours ». Nous voici donc en plein bréviaire ? C'est un peu cela ! C'est le livre de l'office des vivants. On est convenu n'est-ce pas, que la vie est un grand repas pris en commun dans la maison de « l'humanitarerie » comme parlait Musset. L'auteur ne s'approche de la table stéphanophore qu'en invité lointain, cautelement, et le dernier parmi les convives.

Serait-il un peu misanthrope ? Il se peut, mais c'est pour avoir trop aimé les hommes, comme certains démocrates ne critiquent la démocratie que parce qu'elle n'est point aussi parfaite qu'ils voudraient. Assis au bas-bout de la table, comme un serviteur, il accepte ce qui lui est départi, sans réclamer aucune soulte. Il y ajoute seulement de son génie, lequel se substitue à la chose donnée pour devenir séjour au milieu des mythologies des siècles classiques. Replié en lui-même, ou bien plutôt, secret comme une demoiselle, notre auteur, bien qu'il fût le plus galant des hommes, vit dans un univers fermé peuplé de fables, de sonnets, de madrigaux et d'odes. Il chopine avec les grands rhétoriciens : il converse avec Delille ; moralise avec Duclos, « épigrammatise avec Gresset, et son perroquet », « philousophe » avec Voltaire Et « Quand Sélène paraît naissent d'autres désirs »...

« De Cythérée nous vient ce Code de l'amour
Que l'Enfant promulgua, vénusien martyr,
A tous les citoyens de son aimable empire,
Pour régler les soupirs et fleurir les discours.

...

« Au tribunal d'amour, l'Enfant de volupté
Ordonne à la hautaine ainsi qu'aux laiderons
De prendre amants en nombre emmi les jolis blonds ».

(Le Code Vénusien)

Jean-Loup Seban, bien connu dans les milieux des lettres bruxellois, est un homme du XVIIIème, dont il s'est approprié le style si naturellement que ce serait outrage de parler de pastiches. Entre son style et lui, il n'y a aucune différence. L'un et l'autre sont tout un. Il fait souvenir d'un illustre prédécesseur, l'académicien français, Yves Gandon, qui fut célèbre pour son « Démon du style », et une suite de romans qu'il donna dans le goût du XVIIIème siècle : « Le Pré aux dames ». Cet apparemment n'est pas de la roupie de sansonnet. Cela n'est pas « pipette » comme aurait dit Mauriac. En ces poèmes, qui sont comme on le dit en musique des variations sur des thèmes donnés, on reconnaît tout l'homme Seban, que

chacun, ici, a eu l'occasion de croiser, courtois, enjoué, d'une suprême élégance tant dans sa mise que dans sa tournure d'esprit. Cet homme exquis, que ses étudiants à Princeton avaient surnommés « Gatsby le Magnifique », abhorre les temps qui l'ont vu naître. Il leur préfère le siècle XVIIIe où fréquentaient gens d'esprit, de science, et d'éloquence. De là, qu'il nous paraît un dandy égaré dans ce monde de boue, de sang et de cendres

Philippe Leuckx

Lettres d'Otrante

Editions Luce Wilquin

Geneviève Bergé

Les derniers livres de Geneviève Bergé disent assez son amour pour la chose italienne : son essai sur « Fra Angelico », son roman, « Le tableau de Giacomo » tout entier consacré à un peintre du sud. C'est dire que le lecteur qui la suit depuis longtemps ne sera pas étonné de la retrouver pour son dernier roman, du côté de la Péninsule.

Voici donc le neuvième livre de notre auteure.

D'Otrante, en pays salentin, Aafke, restauratrice d'art hollandaise, envoie à son ami Peter, diminué par la maladie, des lettres qui relatent son quotidien, sa logeuse, ses rencontres dans la belle ville à la cathédrale.

Elle est là pour restaurer, en ce bord de mer du sud, la mosaïque célèbre de Pantaleone, avec une petite équipe (Aldo, Angélique...).

C'est pour elle l'occasion de décrire par le menu son installation dans une maison visitée par les loirs, au grand dam de sa propriétaire, Simona.

C'est aussi l'heure de se raconter à ce destinataire, mutique, réduit par les circonstances à ne vivre que relié à des machines et tubes, à ne communiquer que par ordinateur. Mais que peut-elle bien confier à cet ami ? Au fil de longues lettres, émergent, d'une prose patiente, très descriptive, très vivante par ses faits divers et anecdotes, des amitiés pour les gens du lieu : Anita et sa fille Coca, venues d'Erythrée pour s'installer dans une petite boutique presque improbable à l'heure de la désertion d'Otrante par les touristes. Et la vie tout court, quand les bords de mer voient arriver des réfugiés, quand le petit café de Fabio s'anime des rumeurs et autres potins. La vie, avec ses doutes, l'âge qui préoccupe la narratrice, le travail de mosaïste au plus près d'une œuvre à sauver des piétinements de fidèles très peu soucieux du trésor

qu'ils foulent au sein de la cathédrale.

Bien sûr, la préoccupation majeure d'Aafke est la santé de Peter, dont elle nous dévoile la progression de la maladie, les parages de la mort que l'ami lointain flaire sans aucun doute, sans compter les silences, trop lourds...

Geneviève Bergé assure du relief, de la vie et beaucoup de sens, à cette histoire contemporaine qui donne à lire les efforts des uns et des autres pour s'offrir une raison de vivre et de travailler avec les autres.

Ses personnages ont la chair et l'esprit d'êtres que l'on aimerait croiser, et c'est avec beaucoup d'émotion qu'on les quitte, même ce petit visiteur du studio d'Aafke dont Coca s'éprend, un petit chat qui traverse l'histoire aussi léger que la plume de l'écrivaine.

Pleine d'érudition habilement cachée sous les ressorts narratifs, l'histoire romanesque cohabite avec la Grande, celle qui a marqué Otrante à certaines dates de son évolution.

L'Italie, majeure, culturelle, voyageuse, aimée, est certes le protagoniste de ce roman qui ne s'oubliera pas facilement, tant il attise en nous les prestiges d'un récit ordinaire en terre de beauté.

Jean-Loup Seban

Quand chantent les cyprès

Alfred HERMAN, Poèmes, Editions du Madrier, Confédération helvétique, Pailly, 2016.

La poésie est un art d'inspirés. Nombreux sont ceux qui s'en réclament ; quelques-uns seulement ont ce précieux commerce avec les Muses. Alfred Herman est l'un de ces privilégiés. Membre de plusieurs académies, de sociétés lettrées, maintes fois lauréat et décoré, ce natif de Tirlémont, qui parcourt les vallons de la verte Helvétie depuis des décennies, nous offre un émouvant recueil de septante et une odes octosyllabiques, qu'il a eu soin de dédicacer à sa femme Paulette : *Au fond, Paulette, on peut le dire... / Certes le temps va nous manquer. / Nous garderons notre sourire / Pour trouver notre ETERNITE...*

De quoi nous entretient le poète ? De tout ce qui concerne l'existence quand on sait que le jour approche où son âme musera aux champs élyséens : Dieu, la patrie, la politique, la mort, la pauvreté, la vieillesse et les cyprès qui chantent : *Quand chantent les cyprès, la nuit./ Je*

LECTURES

.....

viendrai, dès minuit, sans lune, / Ecouter, tel un pur esprit, / Ce vent qui souffle sur la dune. Ce chant mélancolique, que répand le Zéphire dès l'aurore, a éveillé en lui le souvenir de sa Belgique. Car ce pays qu'il aime et qui combla de douceurs son enfance, hante la mémoire de l'expatrié : Parfois je retrouvais mon enfance / Etait-ce le parfum de Tante Emma ? / Le souvenir d'un voyage en France ? / Le fumet d'un chevreuil près de Spa ? Sempiternel pèlerin sur cet orbe hostile, parfois barbare, le barde avance, tel Bélisaire, aveuglé par le destin : J'ai marché, durant des années, / Sur cette Terre, en pèlerin, / Troublé par ces folles idées / Menant vers un si fou destin. En cette année où l'on célèbre le centenaire de la mort d'Emile Verhaeren, il serait opportun que les esprits chagrins qui rêvent de désunir les frères méditent ces vers du sage Alfred Herman : Dire que flamands et wallons / Comme l'a dit ce grand poète / Ne sont en fait que des prénoms / De nos jours cela paraît bête. / (...) Belge serait nom de famille / Et Verhaeren dort en paix / Loin de tout éclat de bisbille / Où tout belge s'enliserait.

A chaque coin de rue, aux abords de chaque gare, dans les rames du métropolitain, omniprésente est la misère humaine. Qui sait si un matin nous ne devons pas gueuser notre pain quotidien ? *Demain, je serai seul dans la rue, / Seul, accroupi sur un trottoir. / Ce flic ne me perdra pas de vue, / Les gens défilent sans me voir. / (...) C'est une belle fin de carrière : / Finir pauvre au pays de l'or, / C'est une gifle à la grande misère, / Je peux m'offrir ce seul luxe, encor... Et puis il y a le Grand Insomniaque qui fut Créateur pendant six jours : C'est Toi qui conçus cet Univers, / Fier de ces objets en pleine errance. / Pourquoi fis-tu ce monde pervers / Dont tout le mal fut seul la gérance. (...) Toi qui te declares L'Eternel / N'eus-tu pu créer un monde meilleur ? / Avant de te rejoindre en ton ciel, / Permets mon furtif regard ailleurs... Et la dernière ode s'adresse à Paulette, la Béatrice du poète : Je t'offre ici ces quelques roses, / Porteuses de tout mon amour / Et laissant là la vaine prose, / Je t'envoie ces vers pour toujours.*

Cher et grand poète, le message est entendu : *Or en cette nuit sans lune / Ces cyprès m'offraient leurs pleurs. / Sur ma tombe en sable de dune / J'ai soudain vu pousser des fleurs.* Oui, demain je sortirai du cloître de ma bibliothèque pour aller à la brume m'asseoir au cimetière qui surplombe la dune et écouter le murmure des cyprès.

Anne-Michèle Hamesse

Valets de nuit

Editions Les Impressions Nouvelles, 2015

Corinne Hoex

Ces *Valets de nuit* peints par Corinne Hoex nous titillent, nous emportent, nous séduisent.

L'auteur présente, en ce recueil inspiré, une sorte de harem d'hommes fantasmés, images de rêveries nocturnes, riches en séductions diverses, robustes ou exerçant des métiers choisis, tous se laissent approcher par la narratrice qui pour mieux s'en saisir, se plait à revêtir quelques travestissements facétieux.

Ainsi elle apparaît parfois en fine mouche, chatte voluptueuse, otarie docile ou encore en forêt ou fontaine, sainte ou statue.

Tous ces masques lui permettent de s'avancer au plus près de chaque valet .

Escortés de magnifiques citations, entre autres de Baudelaire, Daudet, Rimbaud, les chapitres se savourent comme autant de coquines friandises.

Il est rare de voir se raconter les désirs d'une femme, habituels objets tentateurs de la littérature, ici les hommes sont devenus leurs proies, c'est neuf et traité avec un humour revigorant , ingrédient rare aussi dans le genre érotique.

Il est cependant plus question ici de raffinement et de délicatesse que d'érotisme brut, le champagne des sens distillé dans *Valets de nuit* par Corinne Hoex , à la toujours belle écriture, est du meilleur cru, tout en finesse.

Ses bulles éclatent, légères et ne se confondent jamais avec celles d'un vulgaire mousseux.

Marcel Detiège

L'effeuillement des choses vers les confins

Editions La Porte

Philippe Leuckx

Nous aimons les ouvrages minces; ils sont prometteurs d'un frisson de parfait. On appelle ce genre de petits livres des « libellules » ou des « Paulhan », par référence à l'auteur de « Progrès en amour assez lents », dont les ouvrages n'excédaient point cinquante pages mais étaient l'assurance de délices pour les amateurs de style. Un mot qui n'a plus cours, mais que Philippe LEUCKX illustre à chacune de ses productions poétiques. Il ne triture pas les mots et les insère sans heurts dans une syntaxe classique, fluide et mélodique, qui l'apparente aux poètes sensibles.

« J'aime la lumière du soir, mince et offerte sur la rue, sans ruse, avec la trame des murs et les paroles qui s'émiettent derrière les arbres. Plus loin, les souvenirs montent la garde et je ne sais rien de plus pur que le linge qui balance son ombre et sa solitude ».

Ces petits textes sont obsédés de pureté. Le linge qui sent la propreté virginale est en quelque sorte le symbole « ramentevant » les émotions premières d'un temps miraculeux où l'enfant croyait que l'on vient au monde pour toujours. Avec les ans naît l'âge philosophique et la révélation que décidément tous les printemps sont délusaires.

*« Un air de forains laissé sur les talus de l'enfance.
Un peu de lumière sauve sur une place de village.
Et toute la poussière autour souvenirs et marelles ».*

Philippe LEUCKX est le poète des paradis perdus. Le monde que l'enfant découvre est figé dans une mutité de collapse. Le cœur point et la tristesse est ineffable. Il reste la beauté par quoi le poète se sauve de la délétère nostalgie. La lumière peut commencer à se lever au bout

de la rue. L'espoir renaît jusqu'à la tombée prochaine de la nuit.

« *La nuit peut commencer avec les ombres grasses et l'effeuillement des choses, vers les confins.* »

Voici une poésie bien calligraphiée et douce.

Philippe Leuckx

Séparations

Editions Dricot

Martine Rouhart

Le quatrième roman de Martine Rouhart a vraiment tout pour entraîner le lecteur et faire de sa lecture une manière d'apprentissage. Le pari est d'associer le lecteur à nombre de destins ordinaires. De lui faire partager émotions et récits de vie.

Le titre, à lui seul, renvoie à nombre de séparations, deuils, lâchages, démissions ... de ses personnages principaux.

Le lecteur suit ainsi l'histoire de deux amies, Cécile et Anna, l'une Belge, l'autre Parisienne, et par incidences, celle de leur famille respective. C'est ainsi que nous entrons d'emblée dans les relations sentimentales, conjugales, amicales d'êtres attachants, de jeunes et de parents (Guillaume, Jacques, Gabrielle, Liliane) soucieux de l'avenir parfois fragile de leurs enfants.

Par le biais d'une écriture qui doit beaucoup à la psychologie descriptive et d'une intrigue qui s'ouvre aux villes et aux décors du monde, l'auteure arrive à donner vie à des personnages bien de notre époque : on y croise l'univers d'un musicien (Robert, l'amoureux de Cécile), celui d'un médecin d'hôpital (Simon, le frère de Cécile) ; on y fait siennes les thématiques que la romancière injecte à sa fiction : le temps, la maladie d'Alzheimer, l'euthanasie...

L'on retiendra surtout ces beaux passages où l'amitié, le premier amour, la jalousie s'exercent au sein des relations. Luna (la maîtresse de Guillaume), Anna (la fille de Guillaume et Liliane), par exemple, illustrent à la perfection les tensions à l'œuvre au cœur des familles.

Les destins des personnages ancrés dans la réalité du temps nous semblent dès lors proches et nous y sommes sensibles, tant la romancière réussit, au-delà des parcours croisés – au fil des divers chapitres –, à donner force et forme à ce qu'est la vie d'un être, sans cesse soumis à des séparations qui le forment ou le déforcent.

Elle a donc réussi son pari.

Marcel Detiège

Un oiseau sur le bord de la fenêtre

Editions Salvator

Frank Andriat

Frank ANDRIAT est un de nos bons auteurs ; c'est un conteur-né, qui sait à chaque récit adopter le style qui convient. En l'occurrence, il s'agit de dix contes de Noël. Dans « Joyeux Noël, Madame », il met en scène trois femmes, deux veuves et une célibataire, toutes trois passablement inquiètes de savoir qui occupera l'appartement du deuxième étage devenu libre à la suite du décès de l'ami Fernand, et qui jouxte de côté, au-dessus et au-dessous, leurs appartements respectifs. Derrière les rideaux de leurs fenêtres, elles attendent les candidats, elles les guettent, les jaugent. Elles les jugent sur leur apparence. Sur quoi d'autre voudriez-vous ?

Voici de nouveaux arrivants dont est bien peu rassurante la dégaine : un couple et leurs trois enfants, dont une adolescente qui ne saurait être qu'une peste.

« Un homme mal rasé, une femme pauvrement fagotée et trois mômes, dont la plus âgée devait avoir quatorze ans. Elles ont souri : comment pouvait-on songer à louer un aussi petit appartement à cinq ? Trois jours plus tard, elles ont frémi ; c'était à ceux-là que l'hurluberlu confiait son bien. Elles ont observé leur aménagement avec effroi : « Rien que du bazar » a déclaré Irma. « Ils tirent la misère par les deux bouts » a renchéri Gisèle. »

C'est un style sans cérémonie, qui traduit bien l'inquiétude légitime de gens qui ne troublent

LECTURES

.....

point la tranquillité du monde, et entendent que le monde ne trouble point leur mode de vie : ce qui n'est que trop humain. Lorsqu'elles apprennent qu'il s'agit de sans-papiers, leur inquiétude atteint son plein. C'est qu'on lit tant de choses sur eux dans les gazettes !

Cependant, ils se révèlent des gens paisibles, faisant si peu de bruit que rien. Sauf le père qui, matin, midi et soir, joue sur son violon des airs de sa contrée lointaine. Et c'est d'un triste ! Survient Noël, et c'est une joie bruyante qui s'élève de leur appartement, se répand par les trois étages, et fait sans doute se demander, l'une à l'autre, Irma, Célestine et Gisèle, la raison pourquoi faut-il que l'on fasse ce tintamarre pour fêter la venue du Sauveur. Soudain, quelqu'un heurte à la porte : l'une d'elles va ouvrir, avec l'intention de dire à ce fâcheux le mot et la chose. Sur le seuil, trois enfants souriant, qui tiennent chacun une rose à la main. C'est la plus grande qui lui souhaite « Joyeux Noël »...

L'économie générale de ces dix contes tourne autour de l'altruisme, la solidarité humaine, l'ouverture aux autres. Autant de bons sentiments qui eussent peut-être tourné à l'apologue moralisateur, si l'auteur n'avait mené ces récits d'un ton d'ironie douce, et parfois même rugueuse, écartant le risque de mièvrerie. Mais Frank ANDRIAT est un vieux routier de la librairie, et qui sait son monde.



Anne-Marie Derèse



Photo de Frédérique Frahan-Dupont

Liliane Wouters (1930-2016)

Pour vous parler de Liliane Wouters, Jean Tordeur dans sa magnifique préface de **Tous les chemins conduisent à la mer** nous en a parlé beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, mais ici devant vous je peux affirmer que la connaissance que j'ai de Liliane est une connaissance infinie de la sensation, de l'émotion, de la force, de la spiritualité et de l'amour incommensurable qu'elle porte à la vie, du respect qu'elle a de la mort. Je parle au présent car Wouters est un être qui n'aura jamais de fin. Elle nous dit:

*Je te dirai comment partir
tout doucement, oui pas à pas
à devenir*

chaque jour plus léger.

*A te sentir plus près des morts que des vivants,
à désirer aux demi-morts tendre la main,
à deviner dans le lointain*

H O M M A G E

.....

l'odeur de l'océan.

[Le billet de Pascal]

Alain Bosquet disait d'elle: c'est une plante vivace. Et j'ai connu cette période où Liliane Wouters était une plante rejaillissant sans cesse à chaque instant avec sa sève brûlante, son esprit fécond qui glissait dans sa main pour rendre au papier une force d'amour, (les légendaires grandes chasses de la vie). Une force d'intelligence qui se transforme en poésie, voluptueuse, tranchant dans le vif et déjà des recueils intitulés: **La marche forcée, Le bois sec, Le gel, l'Aloès** des titres qui interpellent, qui font frémir, qui jettent dans l'âme des passages tragiques.

Mais je vous parlerai aussi des incroyables anniversaires chez Andrée Sodenkamp, rue de l'Agasse à Gembloux. Joyeux ils l'étaient et gastronomiques. Le Champagne coulait à flots et les vins blanc et rouge de nobles cuvées s'appréciaient sans modération. Comme ces agapes se passaient le 18 juin, le soleil nous entourait de douceur et de langueur, le jardin revêtait ses habits de lumière et les fleurs se dressaient fières de leur beauté. Là j'ai connu Liliane dans toute sa joie de vivre, avec quelques amis, les conversations allaient bon train, un huis clos d'amour et d'amitié. Nous avons connu la naissance de son filleul bien aimé Thomas qui avec sa maman faisait partie de toutes les festivités, un petit prince qui mettait une note de fraîcheur dans nos heureuses réunions.

Et la poésie me direz-vous? Bien entendu, j'étais sur mon nuage poétique, subjuguée, anéantie, irrécupérable, entourée d'une magie inguérissable. Le premier poème de Wouters qui m'a marquée, je vais vous l'interpréter maintenant comme il y a plus d'une trentaine d'années:

*Les grandes chasses
grandes chasses, noble meute,
vos cors et vos cris pressants
dont les tumultes ameulent
mon sang.
Ah! De quels primaires gîtes
me rappelez-vous l'odeur?
Quels instincts, quel flair habitent
ma peur?*

Chasse, traque, braque, harasse - Taïaut, velaut, hallali!

Pour vivre, il faut que tu chasses, il faut sortir de ton lit.

HOMMAGE

*Le repos, l'amour, le rêve sur la mousse, entre les draps
ne valent rien. Qu'on se lève. La terre à qui la voudra!*

*Loi du vif sur quoi se fonde
cette lutte, ce duel.*

Sois mangé ou mange. Monde cruel.

Je suis de race vorace.

*Poursuivants ou poursuivis,
la victoire est aux rapaces.*

Je vis.

La terre à qui veut la prendre. Elle est vierge, elle est catin.

Le soir venu sait se rendre pour vous manger le matin.

*Elle est fille, elle est pucelle, peu de ventre,
pas de coeur.*

*Qu'on la viole, elle est de celles qui se donnent
au vainqueur.*

*Chasseur ou gibier. L'amère
préférence, le beaux choix.*

*Tendre écorce, dure-mère,
tais-toi.*

J'ai rencontré Liliane Wouters, pour la première fois, lors des dernières biennales de Knokke où poète balbutiant, j'accompagnais mon amie Andrée Sodenkamp. Toutes, de grandes dames, faisaient la ronde des bavardages et les rires autour d'Andrée: Jeanine Moulin, Marie-Claire D'orbaix, Anise Koltz, Lucienne Desnoues, Anne-Marie Kegels et bien entendu Liliane. J'étais sur un nuage, je flottais baignée l'extraordinaire pouvoir des mots, nullement impressionnée. Je recevais un message qui m'était destiné depuis toujours.

J'appris à connaître l'oeuvre de Liliane Wouters et mon plaisir était intense, les poèmes d'amour me fascinaient, la spiritualité me transportait dans des sphères d'infini, Dieu apparaissait dans ses personnages: **Le journal du scribe** c'est Wouters, intimidante dans sa recherche d'identité:

Mon nom, pourtant, je ne le connais pas.

Osiris l'a jeté au fond du Nil.

Yahvé l'a emporté sur la montagne.

Bouddha l'a enterré au pied d'un arbre.

HOMMAGE

Jésus l'a prononcé en expirant.

Mais je n'étais pas là.

Je n'ai rien entendu.

Depuis, je cherche qui je suis.

Un livre sacré entre les mains, je lis et me recueille, c'est un livre de la médecine de l'âme, le Scribe dit: *on n'arrête pas une vie avec la mort ou J'étais la goutte dans la mer, j'étais la mer qui tient toutes les gouttes.*

Mon désir est grand de vous parler d'amour, il est très présent dans l'oeuvre de Wouters, jusqu'à la mort, l'amour brûlera haut et fort, toujours présent, indispensable, il se glissera dans les poèmes avec insistance, passion, douceur, avec feu. Un fleuve sensuel glisse entre deux rives et vous ressentez un tendre malaise, une peur car l'amour est fragile et si puissant, c'est une divinité et les blessures qu'elle vous donne sont inguérissables, leurs souvenirs reviennent hanter vos nuits, mais ne pas souffrir d'amour serait un échec, une insulte à la vie. Liliane a aimé passionnément et bien entendu elle a souffert avec force comme si une hache abattait le plus bel arbre de la forêt. Ses poèmes vous le diront bien mieux que moi:

*Pour le feuillage lumineux de tes épaules,
pour les herbes humides de ton corps,
pour tes frissons de tremble, pour le saule
qui croit en nous quand je t'habite encor,
pour les milliers de doigts que je sens naître
sur mes douze mains dès qu'elles te touchent,
pour la blessure de ton ventre, pour ta bouche
source, cratère - pour tes yeux fermés sur la fenêtre
des nuits laiteuses, pour tes yeux ouverts
sur l'obscur puits diurne de ton être,
pour le seuil du silence où tout mon univers
bascule, pour l'horloge arrêtée un instant
et pour le cri jamais poussé que l'on entend.*

*Je voudrais bien, je voudrais, oui je souhaite
te dire, t'exprimer avec des mots, enfin,
tu vois, de ces mots-là, de ces mots de poètes.*

HOMMAGE

Tous ceux que je connais me laissent sur ma faim.

*J'habiterai chacune de tes vies,
dans l'une source, herbe dans l'autre. Pour le feu
je garderai le dur silex de ma mémoire.*

*L'étincelle que j'en ferai jaillir
brûlera tout ce qui n'était pas toi.*

*Je ne m'en souviendrai que nue.
Un lit comme un bateau, un lit,
coque de noix sur l'étendue
des vagues où trouver l'oubli.
Un lit pour s'y perdre, s'y fondre,
et le corps blanc, les seins de lait
de la fille ouverte, dans l'ombre,
avec laquelle je coulais,
coulais, coulais, jusqu'aux abysses
d'où l'on ne revient qu'à moitié.*

*L'océan garde la délice
et nous rejette sans pitié.
Je ne m'en souviendrai que nue
à l'équinoxe du plaisir,
dans les flots où je l'ai tenue
sans pouvoir plus m'en dessaisir,
nue, connue et reconnue.*

*Deux soleils au fond de ses yeux
et ses épaules de lagune
et les algues de ses cheveux
et son ventre, gouffre où neuf lunes
en même temps gonflaient la mer.
Neuf lunes au bout du voyage.*

HOMMAGE

.....

*Haute marée. Et puis l'amer
instant où le coeur fait naufrage.*

*Je ne m'en souviendrai que nue
Sinon c'était une inconnue.*

Et puisque Liliane nous parle de la délice de l'amour vous me permettrez de faire un bond énorme jusqu'à nos jours, jusqu'à l'année 2014, compte tenu que Wouters a écrit ses poèmes que je viens de vous lire dans sa pleine jeunesse, sa pleine vigueur. Ce recueil **Les Derniers Feux sur Terre** édité au "Le Taillis Pré" par Yves Namur et qui lui est dédié. Yves Namur que Liliane Wouters considère comme son fils spirituel et qui l'a accompagnée en tant que médecin et poète, jusqu'à sa mort. Donc, les poèmes de ce recueil vont aussi vous parler d'amour, à 86 ans Liliane Wouters vous dira le feu qui brûle encore en elle:

*Je ne suis pas doué pour dire que je t'aime
Je peux trouver les mots, je les retiens en moi.
J'ai même bafouillé te lisant un poème.
Le gros temps, oui, d'accord. Jamais les grands émois*

*Comme dans Cyrano en niant tout j'avoue.
"Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas,"
Je voudrais te parler mais ma langue se noue.
Je ne vous aimais pas? Mon Dieu Margaretha!*

*Tu me l'avais donnée et tu me l'as reprise.
Ce que je vais souffrir tu ne peux le savoir.
De quoi j'ai l'ai, Seigneur, qui me vois sans surprise
passer du pur bonheur au pire désespoir.*

Encore un nouvel an dans le crépuscule de sa vie d'autant plus déchirant qu'il ne s'accomplira pas, qu'il est la merveille inattendue, le dernier joyau entre ses mains. Je vais vous lire en troisième de couverture la présentation de son éditeur Yves Namur.

"Derniers feux sur terre" affirme la force du désir et de l'amour que le temps qui passe ne

HOMMAGE

.....

saurait anéantir. Ce long poème raconte la passion du vieux Capitaine Nobody pour une jeune femme qui restera pourtant insaisissable. Liliane Wouters exhause ici un paradigme humain fondamental: malgré l'âge et la dégradation du corps, le désir demeure car il n'a pas d'âge. A condition du moins que cet être ait vécu et se risque toujours à vivre.

Et en réponse un petit texte de Liliane Wouters:

*Je jure, oui je jure en écrivant ces lignes
que vous lirez bientôt lorsque m'aura fait signe
le dernier visiteur dont quelquefois je sens
l'haleine accélérer la course de mon sang
je jure, oui je jure avoir été vivante.*

Vivante, oui, Liliane l'était comme la sève dans les arbres, comme l'herbe au printemps, comme l'orage quand il s'abat avec rage, oui vivante quand l'amour traversait son sang, brutalisait son âme pour étreindre, posséder, partir, revenir, écrire. Oui, son écriture vivait, jaillissait, se répandait par vagues, son écriture et la mer, encore une histoire d'amour, la mer toujours recommencée, sa mère reposant non loin des vagues. Liliane aimait la mer, elle y avait un appartement et pour elle c'était retour aux sources, Thomas son filleul courant sur le sable, blond dans le soleil. Moments magiques quand elle se fondait dans le paysage. Nous nous téléphonions à peu près toutes les semaines (parfois plusieurs fois par semaine). Deux amies qui se racontent les petits potins littéraires ou autres, nous parlions de romans, elle me conseillait telle ou telle lecture. Les titres de mes prochains recueils, nos rires, nos petites moqueries jaillissaient allègrement.

Son humour était une réalité jouissante et nos rires fécondaient l'espace. Quand elle n'aimait pas certains écrits, c'était sans pardon (j'ai eu de la chance). Les jours passaient, les semaines et les mois et petit à petit, je dirai même douleur après douleur même le téléphone devenait une épreuve. Nous avons eu une dernière conversation quelques jours avant son départ. Ce furent des paroles heureuses, elle était bien!

Mais revenons en arrière au temps de sa force et des prix qu'elle récoltait avec modestie, plutôt avec sagesse. Andrée Sodenkamp et moi étions présentes pour l'encenser et faire la fête, un restaurant recueillait toute une bande joyeuse de poètes, comédiens et autres sympathisants, et le vin coulait généreusement, des agapes souvent bruyantes me faisaient penser aux tablées du moyen-âge, c'était le temps du bonheur, il y avait une joie de vivre collective et bavarde, Wouters était reine de la fête.

HOMMAGE

*Alexandre, César, Napoléon,
Nabuchodonosor (je crois) et moi,
moi qui suis de tous le plus grand
mais seul à le savoir. Qu'importe.*

Cet humour, cette cruelle autodérision qui se rencontre souvent dans l'oeuvre du poète. Tout en Liliane est spiritualité, foi, prémonition. Que de choses étranges elle m'a confiées, la vision et l'extase de Clémence, un tremblement de terre qu'elle a pressenti et qui lui a permis de se sauver ainsi que ses amis. Un enterrement mystérieux.

*Les bras ouverts, Clémence, elle s'en va.
A l'instant où se fige son haleine,
ô fontem, fontem,
je vois sur son visage,
ce que j'ai su, plus tard, être l'extase.*

Pour terminer, je vais vous lire un extrait de *Testament*:

*A l'Enfant que je n'ai pas eu
je lègue enfin, pour qu'il en tienne
bien compte, pour qu'il s'en souvienne
par contumace, lorsque sera décousu
l'ourlet de mon passage sur l'étoffe ancienne:
les quinze choses que jamais je n'ai pu faire:
courber le front devant plus grand que moi,
marcher sur plus petit, montrer du doigt,
crier avec la foule, ou bien me taire,
reconnaître parmi un Blanc le Noir,
choisir dix justes, nommer un coupable,
trouver telle attitude convenable,
lire un autre que moi dans les miroirs,
conjuguer l'amour à plusieurs personnes,
résister à la tentation, blesser exprès,
rester dans l'indécis, dire Cambronne
au lieu de merde, qui est plus français.*

Marcel Detiège

Les plus grandes dates de la philosophie

Jean C. Baudet, Paris, La Boîte à Pandore, 2016.

Jean C. Baudet est un de nos bons écrivains grands universitaires ; nous entendons qu'il est de ceux qui étant entré à l'université n'en sont point sortis par la passion conjointe de l'étude et de l'amour de la vérité.

Intelligence polymathique, il a donné une histoire de la science en ses principales composantes: la mathématique, la physique, la chimie, la philosophie, indépendamment d'ouvrages plus circonscrits : Les plus grand Belges, Les plus grandes femmes de la science, Les plus grands ingénieurs belges. Son antépénultième ouvrage s'intitulait : *Les plus grandes inventions*, son pénultième : *Les plus grandes controverses de l'histoire de la science*, et celui-ci porte sur les plus grandes dates qui marquèrent l'histoire de la philosophie.

Notons le goût de notre auteur pour le superlatif, ce qui l'apparente à Jean Giraudoux, qui ne pouvait parler d'une femme sans que ce fût la plus belle, d'un paysage sans que ce fût le plus beau, et, au bout du compte de l'être qui aurait le plus beau squelette le jour du Jugement Dernier.

De Thalès (en l'an 600 avant notre ère) à Althusser, en passant par Héraclite (Héraclite qui pleure et Démocrite qui rit, disions-nous à l'école pour aider à nous souvenir de la caractéristique de ces deux personnages), Augustin, Descartes, Spinoza, Newton (que Madame du Châtelet traduisit et introduisit en France), Kant, Marx, Darwin, Nietzsche, Bergson, Einstein, Heidegger, Husserl, Sartre, Foucauld, Finkielkraut, Gluksman, Bernard-Henri Lévy...il nous brosse un tableau très complet de la pensée philosophique occidentale, en s'appuyant des œuvres d'illustres prédécesseurs, Jean Wahl (qui ouvrait son parapluie chez lui par crainte des vents coulis !), Bréhier, Brunswick, Jacques Chevalier, sans oublier de se citer soi-même dans son *Histoire de la pensée de l'an Un à l'an Mil*, les *Curieuses histoires de la pensée*, *Quand l'homme inventait les religions et la philosophie*, et *Les grands philosophes*.

Si instructifs fussent-ils nous ne pouvons nous arrêter à tous ces chapitres d'autant que nous ne possédons point l'esprit fortement structuré de notre ami Jean C. dont fait froid dans le dos

DERNIERES LECTURES

.....

l'érudition universelle. Pour nous, éternel élève, nous nous contentons d'évoquer les grands Esprits par leurs petits côtés, afin de nous mieux remémorer leurs théories, labiles par destination, attendu que la philosophie est l'art de poser des questions dont les réponses ne sont jamais satisfaisantes – nous avons failli dire « satisfactoires », mais André Goosse nous eût repris et eût dit : « ça c'est autre chose ! »

Jean C. Baudet dans sa conclusion se montre passablement pessimiste. Mais la vérité est toujours triste. Qui donc a dit cela le premier ?

Je propose la méthode scientifique comme réponse à « que puis-je savoir ? » tout en sachant que ladite méthode ne fournira de réponses à toutes les questions ; je propose la souffrance et la mort et puis rien comme réponse à « que puis-je espérer ? », tout en sachant que le doute subsiste ; je propose d'essayer de vivre ensemble avec les autres hommes, pourvu qu'ils respectent ma liberté comme je respecte la leur, comme réponse à « que puis-je faire ? ». Ainsi, l'éditologie fournit une épistémologie, une ontologie et une éthique qui me semblent assez proches du simple « bon sens », ce bon sens que Descartes pensait qu'il est « la chose la mieux partagée entre les hommes. »

Ce livre, sorte de somme de la pensée philosophique, enrichira la bibliothèque de l'homme de goût, et viendra s'ajouter à l'œuvre considérable de notre éminent confrère, dont quelques amis, bons esprits, s'étonnent que son abondance éditoriale, sa merveilleuse perspicuité faisant de lui un très remarquable pédagogue, enfin, sa pertinacité dans la recherche d'une vérité toujours asymptotique, ne lui aient pas encore ouvert les portes de l'une de nos Académies.

Marcel Detiège

Alain Miniot, funambule des mots

Noëlle Lans, Bruxelles, Édition Parler d'être, Collection témoignages, 2016.

Les comédiens ne manquent point de le clamer, ils exercent le plus beau des métiers du monde. Ils ont rendez-vous chaque soir avec les gens qu'ils ont pour emploi de divertir et qui les paient en monnaie d'applaudissements ; ces applaudissements qui, aux dires de Diderot, « sont les meilleurs stimulants de l'homme. » Ce n'est pas une chose commune que de passer son existence à monter sur les planches et à défier le public, à se livrer à ses humeurs ; à incarner devant lui des personnages dont on mime les sentiments en gardant bien d'en éprouver les aiguillons ; à représenter une multiplicité de vies dont on n'eût point désiré, ni le comédien, ni le public, connaître les traverses dans la réalité concrète ; à s'introduire dans l'intimité de héros dont aucune personne raisonnable n'eût aimé d'endosser le vice ou la vertu ; enfin, ce n'est pas peu de chose que de faire rire ou pleurer ses concitoyens, en exerçant sur eux ce pouvoir étrange que l'on nomme : l'Art dramatique !

Le comédien doit émouvoir sans se troubler ; s'agiter sans perdre contenance ; suggérer sans rien montrer ; rire sans rire ; pleurer sans pleurer : le comédien, comme le poète, est un « faussaire ». Il ment. L'un et l'autre sont des miroirs qui mentent. A contre-jour, le miroir équivoque, tandis que le poète trafique et que le comédien hyperbolise. Le miroir contraste les méplats ; le poète intervertit les strophes, chante comme Ronsard, la femme qu'il bat ; le comédien produit des mirages, fait ressentir au spectateur les sentiments qu'il n'a jamais eus ; il le transcende en le purgeant. L'art a besoin d'artifices, de procédés, de substituts. La sincérité, que l'on ne peut ni mesurer ni pondérer n'est pas son fait. C'est qu'il y a plus important : la vraisemblance. « Croire à ce que l'on fait, dit Alain Miniot, et surtout faire croire à son personnage. » Voilà qui est dit : le poète et le comédien sont des illusionnistes.

Nous connaissions Alain Miniot de réputation, nous voulons dire par son renom ; il est célèbre dans le landerneau culturel. Nous l'avons découvert à l'œuvre dans un spectacle sur Proust, par lui donné avec son accompagnateur sonore, le pianiste Roger Hindricq, à l'une des soirées de l'Association royale des Écrivains wallons. Il n'était pas Proust. Il ne pouvait l'être avec son

physique fait bien plutôt pour jouer du Sacha Guitry ; mais il suggérait admirablement l'ondoyante personnalité de l'auteur de *A la Recherche du Temps Perdu* par des mines, des silences, des pauses, une voix pleine, une articulation parfaite qui porte son souffle du parterre jusqu'au paradis. Souple, virevoltant, enveloppant, il occupe sur la scène tout l'espace de côté cour à côté jardin ; il possède cette qualité rare : une présence.

L'ouvrage que lui consacre Noëlle Lans est une vue panoramique plutôt qu'un essai en bonne forme sur la carrière du comédien ; un catalogue de ses prestations nombreuses et variées ; un album-photos en couleur ainsi qu'en noir et blanc, où il apparaît seul, ou accompagné de ses complices, notamment, le guitariste Colin Guimaud, Léonce Wapelhorst, Marc Preumont (que nous avons connu au barreau de Namur où il ténorise) ; c'est une avalanche de noms d'artistes, d'écrivains, de poètes, de noms de théâtres, d'émissions de radio et de télévision ; un florilège de jugements et de dédicaces (dues à de grandes plumes), plus élogieuses les unes que les autres ; enfin, un macramé de maximes, de dissertations, de réflexions du comédien sur son métier, le théâtre, et sur lui-même.

Ce qui frappe en ce livre d'amitié, sorte de *liber amicorum*, est la ferveur qui émane de tous les intervenants pour célébrer les qualités non seulement de grand comédien, d'Alain Miniot, mais encore, d'humaniste accompli, et de professeur hors de pair, qui, comme l'acteur français Louis Ségner, eût pu dire à ses élèves : « Vous deviendrez sans doute de bons acteurs ; mais veillez surtout à devenir de bonnes personnes. »

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des lettres du 15 juin 2016

Geoffroy Fierens, Anne-Marie Derese, Ginette Michaux

Le roman *Air Vol* de Geoffroy Fierens raconte l'histoire de Paul, jeune garçon qui a l'âge des rêves et de tous les possibles.

Son père, aviateur, meurt tragiquement, nous sommes dans l'Afrique coloniale des années cinquante.

Paul partagera alors avec son ami Louis une aventure d'enfants : la création imaginaire d'une compagnie d'aviation. Leurs vélos sont leurs avions.

Le grenier de Louis leur tour de contrôle.

Ce rêve leur permet d'échapper à la cruauté du quotidien.

Nous suivons l'auteur, émerveillé par la construction de cette sorte de jeu de lego qui a le goût de l'enfance, de la poésie et du rêve. Bou Boinouder est un jeune éditeur à l'écoute de ses auteurs, écrivain lui-même (le thème de son dernier roman, *L'enfant qui courait*, rejoint étrangement celui de Geoffroy Fierens: il s'agit d'une tentative d'évasion, une fuite poétique pour échapper aux cruautés de la vie).

Le monde de l'enfance, sa féerie et son innocence ont attiré Fierens vers l'Afrique coloniale, terrain de dépaysement idéal. Un rapide sondage effectué dans le public déterminera la quantité de personnes ayant un lien familial avec le Congo, cette ancienne colonie belge.

On ressent entre ces deux jeunes écrivains, un lien évident et des souhaits communs de connivence et d'entraide.

Suivra l'hallucinée, lyrique et magnifique Anne-Marie Derese, présentée par la fervente directrice des éditions Le Coudrier, à l'emblème de ce bois dont les sourciers font leur baguette.

Le souffle et les émotions des poètes parcourent avec force cette belle maison, le texte vibrant que Jean-Michel Aubevert lira devant une assistance captivée en témoin.

La Vallée de Epices nous livre la quête d'un homme pour retrouver le lien brisé par la mort de son épouse Thérèse.

Il a gardé en lui son image belle et vivante et n'a de cesse que de la revoir.

DERNIERE SOIRÉE

.....
Pour cela, il attend la nuit qui lui permet de la retrouver vivante, de la réinventer .

Avec ses paroxysmes d'émotions fortes, son attirance pour le Noir, ses recueils disant la présence immortelles des défunts dans l'âme et le cœur des vivants, Anne-Marie Derèse peut paraître excessive, elle est juste magnifique et le public chavira, entièrement sous le charme de ses lectures, ardentes, magiques et possédées, figurant la note haut portée et lumineuse de cette belle soirée des lettres.

Le public n'était pas au bout de ses surprises quand vint le tour de Ginette Michaux et son essai sur André Sempoux , une présentation remarquable, en l'absence de Jacques De Decker, empêché de venir, qu'elle assumait seule avec passion et brio.

L'enseignement de cette psychanalyste a marqué des générations d'étudiants à l'Université catholique de Louvain.

Ginette Michaux se veut cependant avant tout professeur de littérature à l'UCL, elle y a tenu également la direction scientifique de la Chaire de Poétique.

Après sa thèse de doctorat consacrée en 1974 à Marcel Proust, elle publia de multiples études dans de nombreuses revues et une œuvre majeure , essai croisé de psychanalyse et de littérature: *De Sophocle à Proust, de Nerval à Boulgakov*, un essai de psychanalyse lacanienne paru chez Eres en 2008.

Son évocation d'André Sempoux, homme sensible, éminent italianiste et écrivain tout en finesse fut passionnée et éclairante.

Elle aborda l'œuvre d'André Sempoux dans son ensemble tout en soulignant l'immense souffle poétique qui soutient la prose, évoquant l'étrangeté des épisodes traumatisants, parcourant son enfance, ses raisons d'écrire, la genèse de cette œuvre qui oscille sans cesse entre violence et lyrisme.

André Sempoux excelle dans le maniement de l'étrange, dans la manière de montrer les envers des situations, dans l'excellence à orienter les fins de ses récits, parfois cyniques, dont l'ironie imprime ainsi une dimension subversive à des pages empreintes du souffle de la poésie.

Le temps s'ouvre sur moi comme une eau pure, écrit André Sempoux, les multiples réflexions de Ginette Michaux à propos de cette oeuvre majeure soutiendront l'intérêt d'un public conquis par de si passionnantes interprétations.

AGENDA

Soirée des Lettres du 20 juillet 18 heures

Evelyne Wilwerth, roman présenté par Michel Joiret

Anna Gold présentée par Jean-Loup Seban

Dominique Aguessy , poésie présentée par Michel Joiret

Clôture de la Saison Littéraire

Soirée des Lettres du 14 septembre 18 heures

Consacrée à Emile Verhaeren, *Les Mots du Fleuve* par Michel Joiret

avec Jacques De Decker, Michel Voiturier, Werner Lambersky

Vin d'honneur

Soirée des Lettres du 21 septembre 18 heures

Anniversaire du Bon Usage

avec André Goosse

Michele Lenoble-Pinson et Alain Braun

Ouverture de la Saison Littéraire

Soirée des Lettres du 19 octobre 18 heures

Marcelle Dumont (présentateur/trice à déterminer)

Edmée de Xhavée (présentateur/trice à déterminer)

Noëlle Lans, *Les Instants révélés*, présentation Michel Joiret, lecture d'Alain Minitot

VOYAGE

L'asbl Le NON-DIT présente:

LOUIS ARAGON, JEAN COCTEAU: SOUFFLEURS DE FEU ET DE LUMIÈRE



Du mercredi 19 avril au samedi 22 avril 2017, à Dourdan,
Saint-Arnould et Milly-La-Forêt.

Pour tout renseignement:

Tel: 0032/2 524.19.86.

Portable: 0032/ 474.98.92.27.

m.joiret31@gmail.com

COTISATION 2016

Au terme de cette année, nous invitons les membres et les «amis de la littérature» à s'acquitter de leur cotisation pour l'année 2016.

*Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser le montant de 33 € au compte de l'AEB :
IBAN BE64 0000 0922 0252 - BIC BPOTEBB1*

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 19 | JUIN 2016



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.